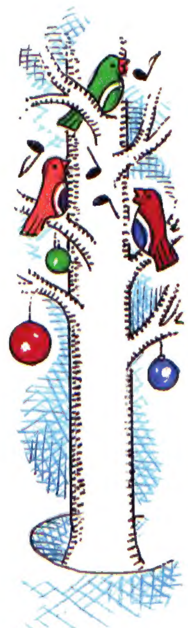
LA LIBERTÉ Depuis 1913
VOL. 105 N° 36 | 19 AU 25 DÉCEMBRE 2018 | MANITOBA • 2,20 $ + TAXES



C'EST LE TEMPS DES FÊTES

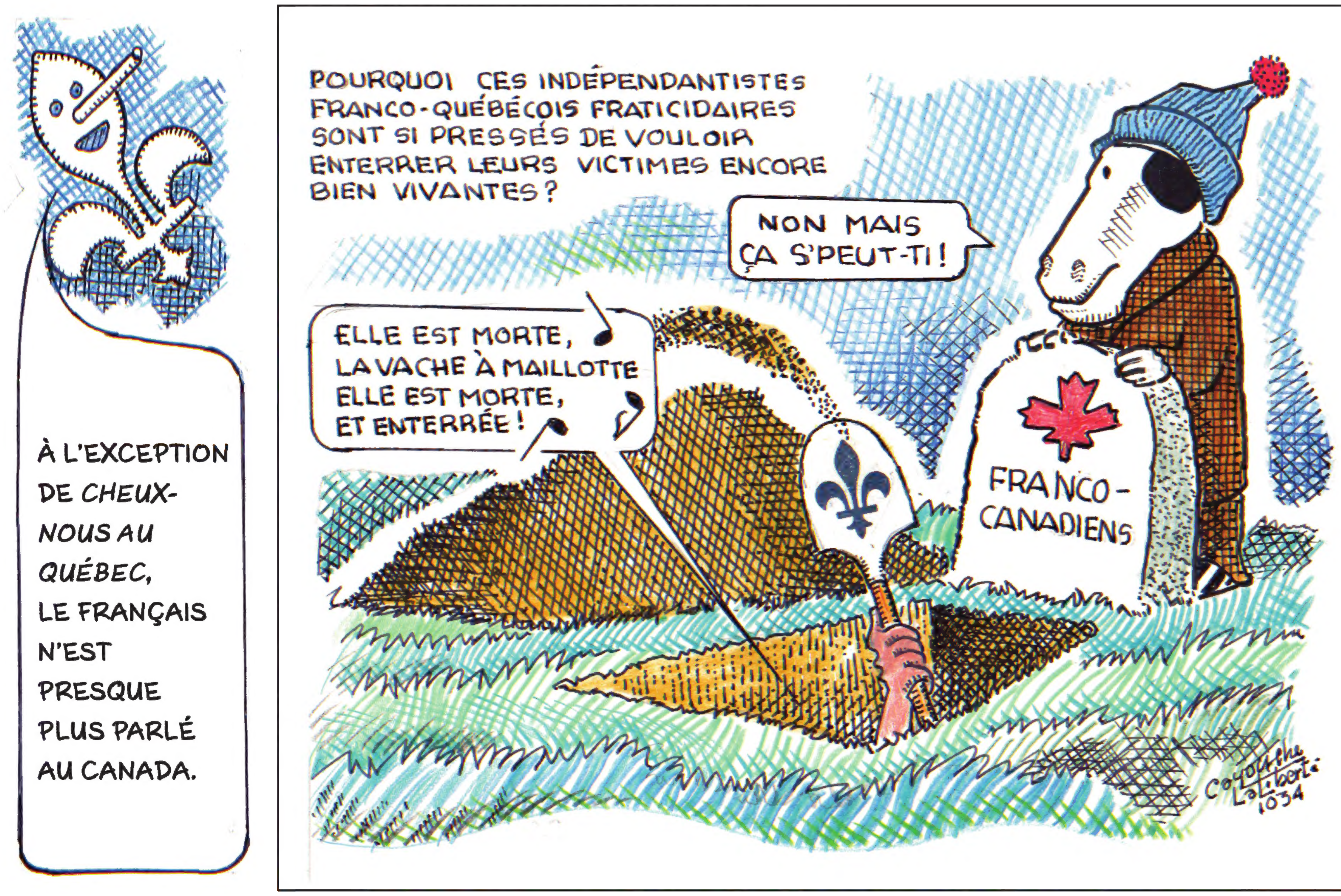
LA GANG DU JOURNAL VOUS ENVOIE SES GAZOUILLIS

En cadeau le cahier de Noël





ON SE RETROUVE LE 9 JANVIER!



LA LIBERTÉ
Depuis 1913
www.la-liberte.ca

C. P. 190, 420, rue Des Meurons, unité 105
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4
Téléphone : (204) 237-4823
Télécopieur : (204) 231-1998
Ouvert de 9 h à 17 h du lundi au vendredi

Journal hebdomadaire publié le mercredi par Presse-Ouest Limitée.

L'ÉQUIPE

Directrice et rédactrice en chef :
Sophie GAULIN | sgaulin@la-liberte.mb.ca
Assistante de direction/commercial :
Meggan BAULT | mbault@la-liberte.mb.ca
Directrice adjointe :
Lysiane ROMAIN | lromain@la-liberte.mb.ca
Rédacteur en chef associé :
Bernard BOCQUEL | bbocquel@mymts.net
Éditorialiste :
Michel LAGACÉ | mlagace@la-liberte.mb.ca
Journalistes :
Daniel BAHUAUD | dbahuaud@la-liberte.mb.ca
Marie BERCKVENS | mberckvens@la-liberte.mb.ca
Morgane LEMÉE | mlemee@la-liberte.mb.ca
Manella VILA NOVA | mvilanova@la-liberte.mb.ca
Chef de la production :
Véronique TOGNERI | vtogneri@la-liberte.mb.ca
Directrice des finances :
Roxanne BOUCHARD | rbouchard@la-liberte.mb.ca
Adjointe administrative et photographe :
Marta GUERRERO | mguerrero@la-liberte.mb.ca
Gestionnaire de projet :
Camille HARPER | charper@la-liberte.mb.ca
Multimédia :
Mariam BA SOW | mbasow@la-liberte.mb.ca
Amine ELLATIFY (vidéos) | aellatify@la-liberte.mb.ca
Dans nos écoles :
Manella VILA NOVA | ecoles@la-liberte.mb.ca
Caricaturiste : **Cayouche (Réal BÉRARD)**

LETTRES À LA RÉDACTION

Le journal ***La Liberté*** est ouvert à la publication de toute lettre à l'éditeur à condition que l'auteur(e) soit identifiable (les noms de plume ou pseudonymes ne sont pas acceptés) et qu'elle ne contienne pas de propos diffamatoires. La rédaction se réserve le droit de limiter la longueur des lettres ou de retourner celles dont la formulation n'est pas claire. Merci d'envoyer vos lettres au plus tard le vendredi avant midi pour une possible parution la semaine suivante à l'adresse : **sgaulin@la-liberte.mb.ca**.

Veuillez noter que les chroniques, lettres et tribunes libres publiées dans *La Liberté* reflètent l'opinion de leurs auteur(e)s et pas forcément celle du journal.

ANNONCES PUBLICITAIRES

L'heure de tombée pour les annonces est le mercredi 16 h pour parution le mercredi de la semaine suivante. La direction se réserve le droit de refuser toute annonce envoyée après cette échéance ou d'imposer une surcharge de 10 %.

Nos annonceurs ont jusqu'au mardi de la semaine suivante pour nous signaler toute erreur de notre part. La responsabilité du journal se limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur.

ABONNEMENT

Contactez mguerrero@la-liberte.mb.ca
ou 204-237-4823.

L'abonnement annuel : 66,50 $
(TPS et taxe provinciale incluses)
Les changements d'adresse pour les abonnements doivent nous parvenir
AU MOINS DIX JOURS
avant la date de déménagement.

cnm Conseil national des médias du Canada

La Liberté est membre du Conseil national des médias du Canada. Si vous avez des préoccupations sur le contenu rédactionnel, veuillez communiquer avec Sophie Gaulin à sgaulin@la-liberte.mb.ca ou au 204-237-4823. Si la réponse ne vous satisfait pas, veuillez consulter le site NNC/CNM à mediacouncil.ca ou appeler sans frais le 1-844-877-1163.

« Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. »
Canada

L'ÉDITO



Michel LAGACÉ
mlagace@la-liberte.mb.ca

La dangereuse nonchalance de Justin Trudeau

L'année 2018 au Canada aura été marquée par un regain de vitalité d'une droite populiste qui travaille au recul du fait français au pays. Les élites gouvernementales d'autrefois, convaincues de la supériorité de l'anglais et du protestantisme, favorisaient l'homogénéisation culturelle et linguistique de la population. Aujourd'hui, le discours populiste évoque l'austérité budgétaire pour remettre en cause la légitimité des minorités francophones du pays. Les gouvernements de l'Ontario et du Manitoba en ont fourni des exemples probants cette année.

La *Loi sur les langues officielles* de 1969 a été le fruit de la volonté politique de Pierre Elliott Trudeau et de son gouvernement élus dans la foulée du centenaire de la fédération. La vision du Canada dont Trudeau père s'est fait le champion a lentement transformé les esprits pour faire reconnaître la légitimité du français au pays.

Cinquante ans plus tard, Trudeau fils fait preuve d'une nonchalance inadmissible : la mise à jour de cette même *Loi* languit depuis plus de trois ans et il s'est contenté de charger Mélanie Joly, la ministre qu'il a rétrogradée, de "commencer un examen dans le but de moderniser la *Loi*". Il lui a même inventé un ministère sur mesure qui combine tourisme et langues officielles, comme si son intention était d'inviter les touristes du monde entier à venir visiter nos baleines et nos minorités linguistiques.

Et pire encore, il vient de mettre fin à la tradition de nommer un sénateur acadien de la Nouvelle-Écosse, tradition qui remonte à 1907, oubliant que le Sénat doit permettre aux régions canadiennes de s'exprimer et de faire valoir leurs droits.

Au lendemain des décisions du gouvernement de Doug Ford en Ontario, Justin Trudeau s'est dit "profondément déçu". Mélanie Joly, elle, a fait de la petite politique, associant le chef du parti conservateur du Canada, Andrew Scheer, aux conservateurs de Doug Ford. En même temps, Scheer refuse de critiquer son homologue ontarien de qui il dépend pour gagner les élections fédérales de 2019. À l'échelle du pays, une génération conscientisée dans les écoles françaises et baignée dans l'esprit de la Charte des droits et libertés cherche des gestes concrets. On trahit ses attentes en lui offrant de la politicaillerie à courte vue.

Justin Trudeau et son gouvernement manquent à leur devoir d'état, celui de proposer une vision renouvelée et redynamisée d'un Canada où deux langues officielles sont légitimes et essentielles à toute conception du pays. Ils doivent contrecarrer les gouvernements qui mettent la francophonie canadienne sur la défensive. Sinon, chaque nouveau venu populiste sera libre de la piétiner. Depuis trois ans, Justin Trudeau envoie de très mauvais signaux sur une des composantes fondamentales de la société canadienne, comme si le Canada n'était qu'un souvenir folklorique sans valeur particulière.

LE BILLET DE BERNARD BOCQUEL



bbocquel@mymts.net

Le maître est en train de changer de camp

Voilà une cinquantaine d'années, mettons à l'époque du passage de la *Loi sur les langues officielles* en 1969, avait cours une petite blague qui en disait long : *Un bilingue? C'est un francophone qui parle anglais.*

C'était au temps où le maître à Ottawa et ailleurs au Canada faisait la démonstration de sa supériorité en cultivant son unilinguisme. Pourquoi se rabaisser à devenir bilingue, à apprendre la langue du serviteur?

Mais il y a des traîtres partout. Deux référendums sur la souveraineté québécoise (1980 et 1995) ont contribué à répandre l'idée au Canada dit anglais qu'il n'y avait, dans un monde qui au demeurant se rétrécit toujours plus, rien de honteux à s'ouvrir au français.

D'un bilinguisme officiel concédé de mauvais cœur a émergé, au fil des décennies, un bilinguisme d'adhésion. Par le vecteur de l'immersion, des dizaines, des centaines de milliers de Canadiens ont fait du plaisir de cultiver leur ouverture à la langue française un projet personnel. Une politique opportuniste d'État a permis d'opérer chez certains un renversement de mentalité.

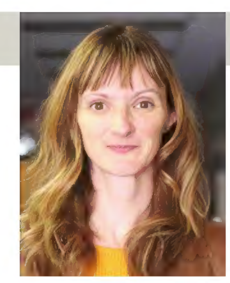
Le maître n'est déjà plus l'unilingue hautain, le maître est en passe de devenir le bilingue ouvert d'esprit.

Dans les provinces à l'ouest du Québec, le mot francophone renvoie maintenant à bien plus qu'une catégorie statistique. Pour une tranche d'humanité grandissante, francophone décrit un état d'être : une volonté de ne pas régresser à l'unilinguisme ou une volonté de rejeter l'unilinguisme.

Dans cet esprit, bien plus que langue maternelle, paternelle ou d'usage, le français est langue universelle.

CHRONIQUE

Julie LAJOIE



Le cancer c'est noble et le VIH, hélas honteux

Depuis 17 ans, je travaille sur le VIH/SIDA, une maladie complexe, une bataille que la science n'a pas encore gagnée. L'augmentation des cas au Canada (1) (2 165 nouveaux cas en 2016, soit 5 % de plus qu'en 2014) et le maintien d'environ 1,8 million de nouvelles infections chaque année dans le monde (2) démontre que la lutte doit continuer. Pourtant, régulièrement une question m'est posée : *Pourquoi est-ce que je ne travaille pas pour trouver un remède contre le cancer?*

Le jour où on obtient un diagnostic de cancer, c'est un grand choc à encaisser. Pour soi et notre entourage. Notre vie bascule. Un combat s'engage. Notre entourage nous encourage. Il n'y a qu'à regarder le nombre de participants aux marches contre le cancer pour voir de quel appui disposent les chercheurs.

Le jour où on obtient un diagnostic de séropositivité au VIH, c'est un grand choc. Notre vie bascule. Un combat s'ensuit et une question s'impose : *Est-ce que je le dis?* Beaucoup de patients au Canada n'osent pas en parler à leur entourage par peur d'être stigmatisés. Pourtant, comme la personne atteinte de cancer, la personne qui a appris sa séropositivité au VIH a besoin de soutien. Mais voilà, le cancer est une maladie noble. On devient survivant. Le VIH/SIDA fait souvent l'objet d'un jugement (3). En plus de vivre avec la maladie, la personne devra affronter une stigmatisation sociale. Il est grand temps de changer notre perception et d'appuyer les personnes séropositives.

Je travaille sur le VIH parce qu'il faut trouver un remède et un vaccin pour prévenir des millions d'infections et parce que derrière le VIH, il y a des gens et des vies qui sont touchées qui méritent qu'on consacre notre temps à les aider et à les soutenir dans leur lutte.

Références :
(1) https://www.canada.ca/en/public-health/services/publications/diseases-conditions/summary-estimates-hiv-incidence-prevalence-canadas-progress-90-90-90.html
(2) http://www.unaids.org/en
(3) http://www.catie.ca/fr/vih-canada/4/4-1/4-1-1

Les raisons de la fondation de l'Amicale

Sophie GAULIN
sgaulin@la-liberte.mb.ca

L'idée de fonder une association porte-parole pour les nouveaux arrivants de divers horizons francophones au Manitoba a été portée par Sylvestre Longand. (1) Rappel d'Ibrahima Diallo, un autre membre fondateur de l'Amicale francophone du Manitoba (comme elle était appelée en avril 1998) :

« On voyait de plus en plus de ressortissants d'autres pays francophones s'installer au Manitoba et on voulait amener les Manitobains de souche à mieux nous connaître. On avait envie de mettre une stratégie en place pour s'organiser et ne pas blâmer la communauté d'accueil pour le manque d'opportunités d'emplois que nous vivions. »

Dès la première rencontre avec la direction de la SFM (à l'époque la Société franco-manitobaine), représentée par Daniel Boucher, Rénald Rémillard et Natalie Gagné, on peut lire dans le compte-rendu daté du 15 avril 1998 que le souhait des membres fondateurs de l'Amicale était que « la SFM, en tant que structure de défense et de promotion des francophones du Manitoba, soit facilitatrice en matière d'emploi pour les immigrants francophones, qu'elle assure un appui en matière d'encadrement social au niveau de diverses activités (culturelles, sportives, etc.), qu'elle soit facilitatrice en matière d'immigration et d'intégration de nos compatriotes membres de l'AFM comme membres de la communauté francophone en général ».

La mise sur pied par la SFM de l'Accueil francophone en 2003 est une réponse directe au travail de sensibilisation de l'Amicale. Cet organisme est sur la voie de devenir autonome de la SFM.

(1) Les fondateurs sont les suivants : Ibrahima Diallo (Sénégal), Stéphane Kadima (Congo), Mohamed Choali, Tayeb Meridji (qui deviendra président en 2000), et Pierre Agoli-Agbo (Bénin), Kayonga Isaac (Rwanda), Salndjoukou N. Evariste (Tchad), Charles B. Aka (Côte d'ivoire), John Mulumba (Congo), Paul Ntambwe, André Doumbe, Amath Sy (Mauritanie), Mamadou Sakho (Mauritanie), Emmanuelle Abélé (France). Le nom d'un membre originaire du Laos manque.

SUITE EN PAGE 5 ▶



photo : Marta Guerrero

Ibrahima Diallo.

L'Amicale toujours pertinente?

Ibrahima Diallo affiche sa confiance pour l'avenir de l'Amicale.

« On a encore besoin d'une Amicale. Il nous faut une structure fédérative qui reflète la particularité de ces gens qui viennent d'ailleurs. Nous avons observé un changement dans le visage de la communauté francophone. Ce changement de société doit absolument s'accompagner d'une sensibilisation accrue aux défis de l'immigration et de l'intégration.

« Nous devons participer à des activités qui reflètent ce que nous sommes. L'Amicale devra être le point de convergence de ce qui se fait en matière de sensibilisation. Pour y arriver, elle devra coordonner les actions.

« Au-delà de la façon dont les choses se sont déroulées ces derniers mois et pendant la réunion du 13 décembre, un fait ressort : les gens sont prêts à collaborer. Là est l'essentiel. Comme dit l'expression africaine : *Tout seul, je vais vite. Mais ensemble, on va loin.* »

Mission de l'Amicale

En date du 14 décembre 2018, le site Internet de l'Amicale indiquait : « L'Amicale de la francophonie multiculturelle du Manitoba forme une association qui regroupe les francophones de divers horizons venus s'installer au Manitoba. Elle travaille comme porte-parole des immigrants francophones auprès des institutions. »

L'Amicale : une association en suspens

L'Amicale de la francophonie multiculturelle du Manitoba vit une phase inédite de son histoire. 20 ans après sa fondation, une relève forte cherche à émerger. Mais elle se heurte à une série d'obstacles. Brenda Arakaza et Marie Rosette Mikulu ont initié un mouvement qui demande des réponses à un conseil d'administration qui n'a pas tenu d'assemblée générale annuelle depuis 2013.



photo : Morgane Lemée

Brenda Arakaza (à gauche) et Marie Rosette Mikulu.

Sophie GAULIN
sgaulin@la-liberte.mb.ca
Morgane LEMÉE
mlemee@la-liberte.mb.ca

L'Amicale de la francophonie multiculturelle du Manitoba vit une situation de crise. À la demande de Brenda Arakaza et Marie Rosette Mikulu, une réunion extraordinaire s'est tenue le 13 décembre 2018 à l'Université de Saint-Boniface. Une quinzaine de personnes se sont rendues à l'invitation.

Ces deux jeunes femmes avaient tenté en vain au mois d'octobre de devenir membres de l'association. Marie Rosette Mikulu retrace : « Nous n'avons trouvé aucun site web à jour. D'ailleurs, le numéro de téléphone qui y était indiqué ne fonctionnait pas. On a appelé le Centre culturel franco-manitobain pour trouver les bureaux et on nous a dit que l'Amicale n'était plus là.

« C'est en cherchant sur Internet qu'on est tombées sur les archives de ***La Liberté*** et qu'on a trouvé des noms de responsables. On a donc écrit au président Raymond Kazadi qui nous a répondu au mois d'octobre. Il devait nous recontacter. On a attendu. Mais pas de nouvelles. Comment devenir membre quand on ne peut pas avoir d'information? » Marie Rosette Mikulu reconnaît quand même avoir reçu un appel du vice-président de l'Amicale, Jean-Louis Péhé, mais a préféré ne pas commenter leur échange téléphonique.

▶ Une volonté d'obtenir des réponses

Bien décidées à obtenir des réponses afin de pouvoir participer à l'Amicale, une organisation qu'elles considèrent importante et noble, Brenda Arakaza et Marie Rosette Mikulu ont donc opté de publier une annonce d'Assemblée générale extraordinaire dans *La Liberté* du 5 au 11 décembre 2018.

Brenda Arakaza appuie ainsi leur démarche : « On aimerait apporter notre voix, faire partie de cette association-là. On veut s'impliquer, mais il n'existe plus d'espace pour en discuter. Notre but n'était pas de venir avec des couteaux, mais de chercher à comprendre comment on pouvait participer. »

Les trois membres du conseil d'administration de l'Amicale présents à la rencontre, Raymond Kazadi, Jean-Louis Péhé et Alphonse Lawson, ont tenu à préciser qu'il ne pouvait pas s'agir d'une assemblée générale extraordinaire, puisque les deux nouvelles amies de l'Amicale n'étaient pas des membres en règle.

La réunion du jeudi 13 décembre 2018, qui suivait celle tenue le mardi 11 décembre, était destinée, note Ibrahima Diallo, le modérateur des deux rencontres, « à calmer les esprits ».

Pourtant, ce doyen de la communauté africaine et membre fondateur de l'Amicale en 1998 n'a pas hésité à interpeler les trois administrateurs présents en leur demandant de bien vouloir répondre à la question des deux jeunes femmes : *Comment devenir membre de l'Amicale?* Aucune réponse claire n'a été avancée de la part de Raymond Kazadi, Jean-Louis Péhé, ou Alphonse Lawson.

▶ La question de la tenue d'une AGA

Outre l'absence de point de contact pour ses membres, l'organisme n'a pas non plus tenu d'assemblée générale annuelle depuis 2013. Ce qui a empêché une mise à jour de la liste des membres et un potentiel renouvellement du conseil d'administration.

Sur cette question, Raymond Kazadi accepte que l'Amicale n'a « pas été parfaite » et reconnaît que « la dernière réunion annuelle remonte à 2013 ». De son côté, Jean-Louis Péhé a questionné à brûle-pourpoint le besoin de tenir une AGA : « Si on n'a pas fait d'AGA, et alors, c'est quoi le problème? ». Rappelons pourtant que la loi canadienne stipule qu'une corporation ou association doit tenir une assemblée annuelle de ses actionnaires ou de ses membres dans les 15 mois suivant l'assemblée précédente.

Brenda Arakaza n'a d'ailleurs pas manqué de rappeler aux trois administrateurs présents que leurs « propres règlements exigent qu'une assemblée générale soit tenue tous les ans entre mars et mai ».

Ibrahima Diallo, désireux de trouver une solution rassembleuse et bénéfique pour l'Amicale, a demandé à Raymond Kazadi de bien vouloir « convoquer une assemblée générale annuelle dans les prochains mois afin de se conformer de nouveau » aux statuts et règlements, et ainsi répondre aux exigences légales canadiennes.

Devant les invités, Raymond Kazadi a « pris acte » de cette demande et s'est engagé à « organiser une assemblée en bonne et due forme prochainement ». Il a ensuite confirmé à *La Liberté* que « vu sous l'angle procédural, Brenda et Marie Rosette avaient raison. On est une communauté d'amis et on travaillera ensemble pour repenser le rôle de l'Amicale ».

▶ Le manque d'intérêt pour les activités

Raymond Kazadi a très tôt déploré dans la réunion le manque d'intérêt pour les activités organisées par l'Amicale depuis quelques années. « On a organisé des conférences, comme celle sur le mois de l'Histoire des Noirs, et presque personne ne s'est présenté. » Cette activité avait pris place le 28 février 2015.

Mohamed Doumbia, ancien membre du conseil d'administration sous la présidence de Mamadou Ka, regrettait pour sa part ne jamais « recevoir de courriel de la part de l'Amicale » et ne trouvait donc pas étonnant que personne ne se présente du fait du manque de communication.

Brenda Arakaza a suggéré de sonder les potentiels participants sur leurs intérêts. « Si on veut du monde, il faut s'assurer que les activités répondent à leurs besoins et qu'elles n'ont pas déjà été faites. »

La jeune femme a aussi spontanément proposé son aide : « En termes de recrutement, on peut vous aider. » Marie Rosette Mikulu a ajouté : « S'il y a bien une chose qu'on sait faire avec Brenda, c'est ramener du monde. On est prêtes à aider et s'engager comme bénévoles, 24 h sur 24 s'il le faut. »

▶ Un mal jugé nécessaire

Le lendemain de la rencontre, Ibrahima Diallo a confié en entrevue avoir félicité Brenda Arakaza et Marie Rosette Mikulu « d'avoir pris cette initiative et de nous avoir aidés à mettre le doigt sur une problématique. Ou, comme on dit en Afrique, d'avoir eu le courage de secouer le cocotier ».

Puis il a tenu à souligner : « C'est une situation exceptionnelle. Nous pouvons en sortir en évitant de mettre en place des structures dichotomiques. Quand il n'y a pas de réunion annuelle dans un organisme, ça ne fait qu'augmenter l'abîme. Pour combler les postes, il faut des AGA. D'ailleurs, la présente situation permettra peut-être de voir émerger une relève forte. »

Une différence culturelle marquée

Ibrahima Diallo, un ancien président de la SFM, trouve une partie de l'explication de la crise que traverse l'Amicale dans le bagage culturel de ses membres.

« Dans certaines associations communautaires qui regroupent des nouveaux arrivants, on voit souvent des présidents qui sont là à vie. Il y a une différence culturelle forte entre la société canadienne et la société africaine.

« En Afrique, quand on est président ou vice-président d'une association, on estime avoir du pouvoir, un peu comme un président de la République. Alors qu'au Canada, quand on est président, on est au service de ses membres et on est là pour faciliter les rencontres, pas pour décider seul. C'est une différence culturelle fondamentale. Mais il faut dire que c'est aussi une question de personnalité.

« Au fond, il s'agit d'un apprentissage de la démocratie. Un CA est appelé à rendre des comptes à ses membres et aux gens qu'il représente. Tant que je jouis de la confiance des gens je suis prêt, avec d'autres, à les aider à mieux comprendre les rouages du système canadien pour éviter ce genre de situation.

« Autre chose : le bénévolat dans notre culture n'est pas vraiment spontané. Alors qu'au Canada, on le trouve si important qu'on le met dans les curriculum vitae. D'ailleurs, lorsque des étudiants et des nouveaux arrivants viennent me voir, je leur conseille fortement de faire du bénévolat pour se créer un réseau et apprendre à naviguer le système associatif canadien. »

Ces saines règles de gouvernance, Ibrahima Diallo les a apprises très tôt et sur le tas. « Lorsqu'à 26 ans je me suis retrouvé directeur du Centre de recherche zootechnique de Dahra-Djoloff au Sénégal, il a fallu que je dirige 110 employés.

« C'est eux qui m'ont appris les rudiments de la gouvernance. Comme par exemple savoir transiger avec les gens et ne jamais prendre les choses personnellement.

« Je suis observateur et curieux. Lorsque plus tard dans ma vie je me suis retrouvé membre de l'Association des profs à l'Université de Saint-Boniface ou membre d'Habitat chez soi, j'avais la volonté d'apprendre.

« J'ai aimé voir la vitesse et l'efficacité de certaines réunions. Les gens étaient organisés, disciplinés et concentrés. »

Noël-Ritchot : le berceau des écoles françaises

L'agrandissement de l'École Noël-Ritchot aura lieu. Cependant les parents qui attendaient l'annonce du projet, mis en veilleuse en 2016, n'arrivent pas encore tout à fait à y croire. Agnès Dubois, la présidente du premier comité de parents de l'école, comprend leur sentiment.

Daniel BAHUAUD
Collaboration spéciale

Pierre Gaudet, le président du comité scolaire depuis septembre, note que « les parents qui ont commenté au sujet de l'agrandissement me disent qu'ils veulent sortir du mode de l'attente ». « Ils sont rendus au point qu'ils croiront vraiment au projet quand les travaux seront en cours. Ça se comprend. Ils ont déjà été déçus. En 2014, on annonçait les plans architecturaux. Et puis ensuite rien n'avançait.

« Je suis arrivé de Colombie-Britannique en 2015, mais je connais bien la frustration des parents d'ici. Parce que j'étais parent de l'École Rose-des-Vents à Vancouver. L'école était trop petite, et les ressources n'étaient pas suffisantes pour offrir une bonne éducation en français. Il a fallu que les parents se rendent jusqu'en Cour suprême du Canada pour avoir l'école à laquelle nos enfants avaient droit.



Agnès Dubois et Pierre Gaudet, deux parents qui incarnent la nécessité de revendiquer les écoles françaises.

photo : Daniel Bahuaud

« Mon fils est à l'École Noël-Ritchot. C'est une bonne école. Mais dès mon arrivée, c'était évident que l'école regorgeait d'élèves. On a hâte qu'on nous annonce les échéances du projet. »

Un certain symbolisme entoure l'agrandissement de l'École Noël-Ritchot, puisqu'il s'agit du premier établissement scolaire construit en tant qu'école française depuis l'adoption, en 1970, de la *Loi 113*, qui refaisait du français une langue d'enseignement dans les écoles publiques du Manitoba.

L'École Noël-Ritchot a ouvert ses portes en septembre 1977, à la suite d'une longue lutte. Agnès Dubois, la première présidente du comité de parents, comprend les émotions que vivent les parents de 2018, et se rappelle vivement des évènements qui ont conduit à son ouverture.

« En juin 2018, j'ai assisté au spectacle de fin d'année. Les élèves de la 8e année ont chanté un rap qui soulignait le besoin d'avoir une nouvelle école. Les parents ont vivement applaudi. Je comprends ça, parce qu'en 1975, la grande École Saint-Norbert de l'époque ne répondait pas du tout aux besoins des francophones. Elle était trop petite, et les élèves des programmes français et anglais se côtoyaient dans la même bâtisse. »

Agnès Dubois raconte l'anecdote qui l'a fait basculer.

« Il y avait aussi un sentiment anti-francophone présent chez bien des parents du côté anglais. Mélo-Mani était venu offrir des ateliers de chant choral à tous les élèves. Ensuite, les jeunes ont offert un concert aux parents. En français. Il y a eu un tollé. C'est alors que j'ai compris qu'il fallait quitter pour avoir notre propre école.

« On a formé un comité de parents, puis on a présenté une demande à la Commission scolaire de la Division de la Rivière-Seine. Ça n'a pas marché. On s'est battu et battu, en présentant des pétitions et des demandes. La hargne des commissaires qui nous opposaient était telle qu'ils ont voulu congédier le surintendant Normand Boisvert, parce qu'il était en faveur de l'école française. Le 24 juin 1976, les parents se sont mobilisés pour se rendre aux bureaux divisionnaires à Sainte-Anne, pour insister sur le maintien en poste de Normand Boisvert et la construction de l'école. C'était le point tournant.

« N'empêche que l'École Noël-Ritchot, dès son ouverture, répondait à peine à nos besoins. Elle a toujours été petite. Maintenant, quand je visite l'école, ça me fait de la peine de voir cinq classes portatives. Les élèves doivent mettre leurs bottes d'hiver pour se rendre du gymnase à leur classe.

« J'aime toujours l'École Noël-Ritchot. J'assiste à ses spectacles et je visite les élèves pour leur parler de l'histoire de son ouverture. Je leur parle des luttes, mais aussi de la beauté de parler deux langues. Les nouveaux arrivants, ceux venus du Sénégal ou de la Côte d'Ivoire, en sont déjà convaincus. Ils m'ont parlé de la beauté de parler le français, l'anglais et l'arabe ou encore le wolof. C'est extraordinaire. »

L'École Noël-Ritchot du futur

L'agrandissement de l'École Noël-Ritchot a été conçu pour mieux répondre aux besoins de ses 250 élèves de la maternelle à la 8e année.

Annoncé le 30 novembre, l'agrandissement comprendra la construction de sept salles de classe, dont deux maternelles et cinq classes situées sur un nouvel étage. L'école aura aussi un nouveau gymnase et une nouvelle zone de débarcation. Le gymnase actuel sera converti en salle de musique et en salle polyvalente. Les fenêtres au rez-de-chaussée actuel seront remplacées par de plus grandes fenêtres. Et l'ancien extérieur sera refait pour s'agencer avec les nouvelles structures.

Des espaces dédiés à la petite enfance feront aussi partie des ajouts immobiliers. Ainsi, l'école aura une prématernelle, une garderie qui pourra accueillir 74 enfants et un centre de la petite enfance et de la famille.

Bernard Lesage, le président de la Commission scolaire franco-manitobaine, note en plus que « les nouveaux espaces répondront aussi aux besoins des familles et des membres de la communauté de Saint-Norbert, qui ont fait preuve d'une grande patience ».

On se rappellera que le projet, préconisé par la DSFM depuis au moins 2010, avait d'abord été annoncé le 5 novembre 2014, lorsque la Province avait donné à la DSFM son aval de soumettre des plans d'agrandissement. Le projet avait été cependant mis en veilleuse après les élections provinciales de 2016.

Serge Bisson, le secrétaire-trésorier de la DSFM, élabore : « C'est sûr que le changement de gouvernement a ralenti le projet. En 2014, l'agrandissement avait été évalué à 14,8 millions $. On aura une meilleure idée du coût total après avoir passé à la demande de soumissions à la mi-janvier 2019. Une fois cette étape franchie, la Commission des finances des écoles publiques nous enverra une lettre nous autorisant de lancer les travaux. »

L'École Précieux-Sang deviendra-t-elle l'École Georges-Forest?

La Liberté a appris qu'un noyau d'une dizaine de parents de l'École Précieux-Sang a la volonté de changer le nom de l'établissement, pour mieux refléter son évolution. C'est le nom de Georges Forest qui circule le plus.

MORGANE LEMÉE

mlemee@la-liberte.mb.ca

Ça faisait quelques mois qu'un groupe de parents en parlaient entre eux. C'est à l'Assemblée générale annuelle du comité scolaire de l'École Précieux-Sang du 2 octobre que l'idée de changer le nom de l'école est proposée par Kathleen Beaulieu, au nom du groupe de parents impliqués. En tout, l'école de la maternelle à la 8e année compte un peu plus de 400 élèves, soit quelque 275 familles.

Pour Patrick Fortier, parent et ancien commissaire de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM), le groupe ira en s'élargissant. « On est beaucoup à vouloir ce changement. Vous savez, l'École Précieux-Sang a une forte identité multiculturelle, avec plus de 30 pays représentés parmi les élèves. Et on en est fiers. Dans notre école, un renouveau s'est passé ces dernières années. Renommer l'école fait partie de cette évolution. Pour affirmer qui on est, d'où on vient et où on s'en va. »

Le 6 décembre, le processus est lancé : le comité scolaire approuve la requête d'une consultation de la communauté. Il s'agit d'un sondage auprès des parents, des étudiants, du personnel, mais aussi des familles ou des anciens élèves. Patrick Fortier poursuit son raisonnement. « On voit des noms d'école comme Gabrielle-Roy, Léo-Rémillard, Louis-Riel. Ce sont des noms de gens qui reflètent notre communauté. Ce sont des patriotes, des héros. La volonté de possiblement changer le nom de l'École Précieux-Sang vient de parents qui veulent un nom qui reflète l'âme et la nouvelle réalité de l'école. On veut un nom qui transmette que notre école est vivante, vibrante. Un nom qui valorise la diversité. Un des piliers de la DSFM, c'est la construction identitaire. Les réalités de nos écoles ont quand même beaucoup changé depuis les débuts de la DSFM en 1994. Il faut évoluer avec son temps. »

L'école tire son nom de ses origines, qui remontent à bientôt 75 ans, quand des parents catholiques du quartier très anglophone de Norwood avaient décidé de fonder une petite école paroissiale francophone.



photo : Marta Guerrero

Si le mouvement en faveur d'un changement de nom devait se confirmer, est-ce que Les enfants précieux inc., la garderie située dans les locaux de l'École Précieux-Sang, devra aussi changer son nom?

Bien qu'il reste encore quelques étapes avant de définitivement choisir un nouveau nom, une idée est revenue à plusieurs reprises : l'École Georges-Forest. Patrick Fortier : « J'aime cette idée. C'est quelqu'un de notre communauté qui s'est battu pour nos droits. Notre communauté continue à être dynamique grâce à ce genre de personne. Aussi, c'est l'année du 50e du Festival du Voyageur et du 40e de la victoire de Georges Forest en Cour suprême. Et puis ses enfants sont allés à cette école. Tout ça fait du sens. Après, à ce point-ci, plein d'autres suggestions sont bienvenues. On veut aussi évidemment impliquer les élèves dans ce processus et leur demander ce qu'ils pensent, obtenir leurs idées. »

Le mouvement enclenché va forcément avoir des répercussions au niveau de l'administration de la DSFM. Alain Laberge, directeur général de la DSFM, confirme qu'il n'y a jamais eu de changement de nom pour une école déjà existante dans la division. La directive administrative ADM-09 (voir encadré) indique que « les noms des quartiers électoraux sont attribués selon l'établissement. Conséquemment, lorsque le nom de l'école change, le nom du quartier électoral doit aussi changer. »

Alain Laberge : « C'est la crainte de n'importe quelle commission scolaire. Changer le nom de toutes les écoles à un moment donné et toutes les formalités que ça représente. Il faudrait changer tous les noms, tous les codes attachés à l'école dans le système. Ces changements impliquent beaucoup de démarches et de conséquences. »

***La Liberté* fera le suivi avec l'Archidiocèse de Saint-Boniface dans la nouvelle année.**

Cinq étapes pour un nouveau nom

Dans le cas d'une volonté à changer le nom d'une école, la directive administrative ADM-09 indique le processus à suivre :

Lorsque les parents d'une communauté désirent modifier le nom de leur école, ils doivent indiquer leurs intentions au comité scolaire de l'école.

Une fois l'approbation de procéder obtenue du comité scolaire, ce dernier doit assurer une participation et une consultation communautaires.

Le comité scolaire doit s'assurer qu'un calendrier de mise en œuvre est clairement indiqué.

Le comité doit présenter un rapport écrit à la direction générale sur les décisions prises. Dans son rapport, le comité scolaire fait en sorte que la direction générale est mise au courant du calendrier de mise en œuvre de ce choix de nom, de façon à respecter les indications du comité scolaire. Le nom proposé devra recevoir l'approbation de la Commission scolaire franco-manitobaine (CSFM) par recommandation reçue du comité de réaménagement des communautés scolaires.

Une fois le changement de nom d'une école approuvé par la CSFM et une fois la mise en œuvre terminée, les autorités de la DSFM informent, par écrit, le ministère de l'Éducation. Aussi, la CSFM doit entreprendre auprès du ministère les démarches nécessaires pour faire changer le nom du quartier électoral.

AVENIR DU BUREAU DE L'ÉDUCATION FRANÇAISE :

Rien de neuf sous le soleil

À sa première rencontre avec les Partenaires pour l'éducation en francais, le ministre de l'Éducation Kelvin Goertzen a abattu une carte pour tenter de calmer la grogne dans le dossier du BEF. La directrice générale du BEF aura un accès direct au ministre.



MARIE BERCKVENS
mberckvens@la-liberte.mb.ca

Ils étaient nombreux autour de la table le 11 décembre au Palais législatif : la SFM représentée par son président Christian Monnin; les ÉFM et la MTS par Valérie Rémillard. Il y avait aussi Gabor Csepregi, recteur de l'USB, Bernard Lesage, président de la CSFM, Alain Laberge, directeur général de la DSFM et Brigitte L'Heureux, directrice générale de la Fédération des parents du Manitoba. Côté gouvernemental, outre Kelvin Goertzen, il y avait Rochelle Squires, ministre responsable des Affaires francophones, le sous-ministre Gary Doak, le sous-ministre adjoint Rob Santos, Teresa Collins, directrice générale du Secrétariat aux affaires francophones du Manitoba et bien sûr, la directrice générale du BEF, Lynette Chartier.

Les Partenaires en éducation attendaient des clarifications quant au rôle de ce nouveau poste de direction générale du BEF. Bernard Lesage, le co-porte-parole des Partenaires en éducation, donne sa perspective : « Le ministre de l'Éducation nous a expliqué pourquoi ils ont opté pour une direction générale plutôt qu'un poste de sous-ministre adjoint. Parce que la directrice générale aura un accès direct au ministre. Pour nous, à la CSFM, ça veut dire que lorsque cette directrice générale sera saisie de certains dossiers sur l'éducation en français ou des dossiers qui touchent la communauté en général, elle sera en mesure de transmettre le message directement au ministre. Auparavant, le sous-ministre adjoint passait par le sous-ministre, qui en parlait au ministre. Si on nous avait expliqué dès le début cette façon de procéder, peut-être que les changements à la structure du BEF auraient été mieux acceptés par la communauté. »



Le ministre de l'Éducation Kelvin Goertzen.

Archives La Liberté

Néanmoins, Bernard Lesage affiche des réserves face à cette annonce : « On n'a pas eu encore beaucoup de temps pour travailler avec cette nouvelle façon de faire. Je ne peux pas vraiment m'avancer sur ce que j'en pense à ce point-ci. Ça va dépendre des résultats. »

Plusieurs questions ont été posées au ministre au sujet des recommandations formulées suite au Forum sur l'avenir de l'éducation en langue française tenu au printemps dernier. Bernard Lesage précise : « Les recommandations ne sont pas restées sur une tablette. Le ministre de l'Éducation en a pris connaissance. Au début de la prochaine année, un comité sera mis en place par la directrice générale du BEF, avec les parties prenantes de l'éducation en français, pour revoir les recommandations et faire bouger ce dossier. Cette initiative est très positive. Depuis le printemps, on n'avait rien entendu là-dessus. »

Concernant les craintes qu'une réorganisation du ministère de l'Éducation pourrait entraîner la disparition du BEF, cette rumeur a été niée par Kelvin Goertzen. « Le ministre a précisé que le BEF est toujours bien là pour exister, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de changements. S'il y en a, ils devront être expliqués et discutés avec la communauté. »

Au sein du BEF, environ la moitié des quelque 16 postes restent à combler. Un état de fait que Bernard Lesage juge inquiétant : « Kelvin Goertzen a répondu qu'il était bien conscient de cette situation. Il a reconnu que c'était beaucoup de postes vacants. Il s'est engagé à les combler. Je dois dire que j'ai apprécié le dialogue avec le ministre. On va donner la chance au coureur. »

Aucune autre rencontre avec le ministre de l'Éducation n'est prévue pour le moment.

La communauté se fait berner

Le ministre de l'Éducation a beau affirmer que le remplacement d'un poste de sous-ministre adjoint par un poste de direction générale pour diriger le BEF est « historique », Guy Roy maintient, comme déjà dans *La Liberté* du 10 au 16 octobre, que l'opération « n'est que de la poudre aux yeux ».

L'ancien sous-ministre adjoint au BEF de 1982 à 2004 persiste et signe : « J'ai l'impression que la communauté se fait berner. On veut nous faire croire que de donner à la directrice générale Lynette Chartier directement accès au ministre est un grand progrès, une grande innovation. Ça ne l'est absolument pas. De mon temps, j'avais régulièrement accès au ministre. Un accès de nos jours d'ailleurs plutôt symbolique, puisque les gros dossiers controversés sont chose rare.

« Sur le fond, la réalité reste : le BEF a perdu son statut de Division séparée au sein du ministère. C'est une perte nette, parce qu'au niveau opérationnel, la directrice générale est dorénavant soumise à l'autorité d'un sous-ministre adjoint anglophone. Elle va devoir développer ses budgets et administrer ses dossiers internes avec la permission de celui-ci. »

B. B.


DrinkSense.ca
Des conseils pour
le temps des fêtes
mangez pendant
que vous buvez
MANITOBA
LIQUOR
& LOTTERIES

Les Rémillard misent sur la jeunesse

Les Jardins St-Léon ont remporté le prix *Jeunes entrepreneurs de l'année* dans la catégorie communautaire remis par la Chambre de commerce francophone de Saint-Boniface le 21 novembre dernier. Dès ses débuts en 1979, la jeunesse a toujours fait partie de l'ADN de l'entreprise.

Marie BERCKVENS
mberckvens@la-liberte.mb.ca



photo : Marie Berckvens

À la tête des Jardins St-Léon, il y a de gauche à droite : Colin Rémillard, sa sœur Janelle, son autre frère, Luc et leur cousin Daniel.

Ce qui avait commencé comme un projet communautaire en 1979 dans le petit village de Saint-Léon, a grandi comme une tomate qui pousse, pourrait-on dire. À l'époque, Lise Mulaire et Denis Rémillard employaient les jeunes du village pour les occuper de manière constructive. Ils cultivaient leurs fruits et légumes et ensuite les vendaient en ville.

Il n'a fallu que quelques années pour que la petite serre rudimentaire devienne à Saint-Boniface un marché ouvert de mai à octobre privilégiant les produits locaux. Et les propriétaires sont depuis 2016 les enfants du couple : Janelle, Luc et Colin, ainsi que leur neveu Daniel.

Respectivement âgés de 27, 25, 23 et 37 ans, les quatre propriétaires à part égale travaillent ensemble au succès de leur entreprise. Leur jeune âge est-il un obstacle ou un avantage? La réponse est évidemment nuancée. Être jeunes entrepreneurs comporte des défis avec lesquels ils doivent composer au quotidien, notamment le défi de l'autorité. Janelle, en charge des ressources humaines, explique : « Quand on était nouveaux propriétaires la première année, il y avait du monde de notre âge et on était leur *boss*. Notre autorité est venue avec le *leading by example*. Si nous, comme propriétaires, on donne un bon exemple de service à la clientèle et d'entraide avec l'équipe, on montre par-là quels sont nos standards à nos employés et ce qu'on attend d'eux. »

Cependant, quand venait le moment de se séparer d'un employé, ce n'était pas une mince affaire pour Janelle : « La première fois que j'ai dû avoir une conversation sérieuse avec un employé, mon petit cœur battait très fort. C'était stressant. Et puis tu apprends, tu te donnes des *tips* et au fur et à mesure, tu stresses moins. Et tu en fais moins une montagne. Si ça a besoin d'être abordé, on va en discuter et on va grandir et avancer ensemble. »

Colin Rémillard ajoute : « Une certaine humilité est très importante aussi. Du point de vue de jeunes qui ont eu le privilège de prendre l'entreprise de leurs parents, de vivre dans une famille de *business*, il faut rester humble et reconnaissant des opportunités qu'on a eues, ne pas prendre ça pour acquis. On travaille fort car on a eu cette occasion de travailler fort. On essaye de se rappeler qu'il faut qu'on fasse valoir ça au monde. »

Se concentrer sur la jeunesse pour développer sa main d'œuvre répond aussi à une nécessité. Les jeunes travailleurs sont plus prompts à accepter un travail saisonnier. Par saison, environ 40 personnes sont engagées, dont la moitié réitère l'expérience l'année suivante. Miser sur la jeunesse offre aussi à leurs yeux d'entrepreneurs de formidables avantages : du dynamisme, de la bonne volonté, et puis aussi la possibilité de laisser une marque dans leur vie.

Colin Rémillard précise : « La culture est axée sur cet aspect-là. Comme c'est souvent l'un de leurs premiers emplois, on peut vraiment les guider dans une direction très positive, très productive et responsable pour le futur. Sans vouloir généraliser, parfois on voit chez des employés un peu plus vieux qu'ils n'en font déjà qu'à leur tête. Ils sont déjà mouillés, comme prédéterminés. Ici, on peut vraiment essayer de les marquer, de leur dire c'est comme qu'on existe dans le monde, dans le vrai monde, le monde du *business*, et que c'est en étant responsable et dédié à une cause qu'on trouve le succès. »

Semer des valeurs très tôt dans la vie des employés. Voilà comment Colin Rémillard résume sa pensée. La famille Rémillard tient à ce regard neuf et à cette fraîcheur pour assurer cette force de travail. Ils ne manquent pas de projets quant au développement de leur entreprise. L'idée d'avoir un autre point de vente est dans l'air. Mais rien n'est encore fixé. Une chose est sûre cependant : la jeunesse restera une priorité, comme Janelle Rémillard le confirme : « Ça va toujours être l'un des focus de l'entreprise, de promouvoir le développement des carrières pour les jeunes. Peut-être que dans l'avenir, si on agrandit, on aura besoin de plus d'adultes. Mais ça restera quand même très jeune comme ambiance. »

DSFM

DANS NOS ÉCOLES

Dans nos écoles est une vitrine exceptionnelle pour faire connaître les activités de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM) : les réussites des élèves de la maternelle au secondaire et sa programmation d'excellence.

Ce rendez-vous hebdomadaire revient sur ce qui s'est passé dans les 23 écoles de la DSFM et annonce les évènements à venir.

Restez informés en suivant Dans nos écoles chaque semaine dans le journal *La Liberté* et sur le site DSFM.mb.ca

Vous êtes enseignant(e) et vous voulez aussi partager l'un de vos succès? Contactez Manella ecoles@la-liberte.mb.ca

DSFMecole

DSFMecole

DSFM_ALERTE

À Saint-Lazare, les nouveaux ateliers d'écriture font l'unanimité

Littéracie – Compétences – Fierté



Après avoir écrit leurs histoires, les élèves de 3e et 4e année les ont présentées aux autres élèves de l'école.

Depuis le début de l'année scolaire, les élèves de 3e et 4e années de l'École Saint-Lazare travaillent sur un projet d'écriture de grande envergure. Au début du mois de décembre, ils ont fièrement présenté le fruit de leur travail à leurs camarades des autres classes.

Estelle Côté, enseignante de 3e et 4e années, est à l'origine de ce projet. « Depuis l'année dernière, la DSFM nous forme, à l'École Saint-Lazare, à une nouvelle méthode d'ateliers d'écriture qui sera intégrée au fur et à mesure dans les programmes de français de tous les établissements. Cette année, j'ai décidé de me lancer et de l'appliquer avec mes élèves. »

Les ateliers d'écriture consistent à partir de petits moments de la vie des élèves, qui sont ensuite étoffés avec des techniques narratives tirées de travaux d'auteurs. « Je suis allée observer le fonctionnement de cette méthode dans d'autres écoles l'année dernière, et j'ai beaucoup aimé ce que j'ai vu. J'ai aussi assisté à des formations qui m'ont aidée et m'ont permis de rencontrer des collègues qui se posaient aussi de nombreuses questions. »

> *« J'ai pu expliquer aux plus jeunes les techniques d'écriture que j'avais utilisées. »*
> Rian Deschambault, 4e année.

Ainsi, les élèves d'Estelle Côté ont appris à faire des introductions, et à attirer l'attention du lecteur sur des parties spécifiques de leurs écrits. « On a travaillé sur la comparaison, sur le dialogue et sur la mise en évidence. On a utilisé des stratégies d'auteur qu'on a observées dans des livres modèles. Ces stratégies ont ensuite été intégrées dans l'écriture des enfants. On a appris, par exemple, à étirer un moment en ajoutant de la description et des détails à partir d'exemples concrets. »

L'enseignante a également proposé aux enfants de collaborer pour améliorer leurs textes. « Après trois ou quatre séances, ils apprennent à être partenaires : cela consiste à aider celui qui écrit en lui donnant un avis sur son histoire et un retour sur ses idées. C'est une stratégie gagnante. »

Pendant les ateliers d'écriture, les enfants apprennent à éditer leurs histoires. « Au début, ils écrivent une histoire et ne veulent plus y toucher. Là, ils apprennent à retravailler l'histoire de base pour l'étoffer et l'améliorer. C'est un travail d'assemblage. Ensuite, on a illustré l'histoire et inséré les dessins pour finir avec un livre. La plupart allaient de sept à neuf pages, avec une introduction et une conclusion. »

Pour Estelle Côté, les ateliers d'écriture font une grande différence dans la motivation des enfants. « Les enfants sont très fiers de leur réussite. Les autres élèves de l'école sont venus voir leur travail, ils ont lu leurs histoires et leur ont fait des commentaires positifs. Le résultat est vraiment plaisant, et plusieurs de mes collègues vont commencer à proposer des ateliers d'écriture à leur tour. »

Rian Deschambault, en 4e année, était l'un des petits écrivains. « J'ai écrit un livre à propos du moment que j'ai passé au chalet de mon cousin, parce que c'était vraiment un bon souvenir. J'ai utilisé des caractères gras, du dialogue et des points de suspension. Dans mon introduction, j'ai indiqué où et quand ça se passait pour donner plus de sens à mon histoire. Quand je l'ai présentée, j'ai pu expliquer aux plus jeunes les techniques d'écriture que j'avais utilisées. »

Orianne Caza, en 4e année, partage sa méthode de composition. « J'ai commencé avec une petite feuille, et chaque jour, je rajoutais des morceaux à mon histoire. J'ai rajouté plein de feuilles et de post-it. J'ai appris des nouvelles techniques, pour dire au lecteur de réfléchir ou pour lui faire comprendre que quelque chose est important dans l'histoire. J'avais beaucoup aimé présenter mon travail. J'avais peur que les autres n'aiment pas mon histoire, mais ils m'ont dit que mon livre était vraiment bon. Ça m'a encouragée, et je pense que je vais écrire plus. »

Célébrons nos succès!



Dans l'après-midi du lundi 10 décembre, les élèves d'harmonie de 7e et 8e années de l'École communautaire Réal-Bérard se sont rendus au Chalet Malouin pour présenter des chansons de Noël. De *Vive le vent* à *We wish you a merry Christmas*, les enfants ont revisité tous les classiques de la saison des Fêtes pour répandre la joie de Noël dans leur communauté.



Sophie Lagacé,
3e année,
École Noël-Ritchot

« J'aime l'École Noël-Ritchot parce que les enseignants nous apprennent beaucoup de choses. J'aime bien les activités qui sont organisées, comme la vente bric-à-brac à Noël ou la maison hantée à Halloween. Mme Diane Steffensen, notre enseignante de musique, nous a aidé à apprendre des chansons de Noël. On les chantera pour des personnes âgées. »



Une nuit dans la peau d'un sans-abri, une grande leçon de vie

Sensibilisation – Solidarité – Bienfaisance



Madison Halaburda, Isabelle Balcaen, Colin Smith, Benoit Levreault et Amélie Sorin.

Depuis neuf ans, le Collège régional Gabrielle-Roy propose à ses finissants de participer à la Nuit sans abri. Pendant l'évènement, qui a eu lieu cette année en novembre, les élèves trient des vêtements à distribuer aux personnes défavorisées avant de passer la nuit dehors. Le lendemain, ils vont faire du bénévolat pour divers organismes et concluent la journée au Musée canadien pour les droits de la personne. Cinq élèves reviennent sur leur expérience.

Isabelle Balcaen, 12e année

« Pendant la nuit, il faisait seulement -1°C et je gelais. J'avais un carton pour me protéger du vent. Il était très petit, et je suis un peu claustrophobe alors j'ai dû laisser ma tête dehors. J'ai envisagé d'abandonner plusieurs fois. Je ne pense pas avoir dormi plus d'une heure et demie en deux jours. Quand il a fallu se lever, j'étais fatiguée, j'avais froid et je me sentais sale. La journée paraissait interminable. Au musée, j'avais de plus en plus envie de pleurer à chaque nouvel intervenant. Je voulais juste que ça s'arrête.

Au quotidien, on ne se demande pas où dormir, où se laver ou quoi manger. Mais pour certains, ce sont les préoccupations de tous les jours. Entendre leurs histoires et vivre cette expérience nous a forcés à voir les sans-abri différemment. J'étais de mauvaise humeur après avoir passé une seule nuit dehors. Alors je peux comprendre que les sans-abri ne soient pas toujours enjoués. »

> *« Je trouve que ceux qui vivent dans cette situation au quotidien sont des humains extraordinaires. »*
>
> Benoit Levreault, 12e année.

Madison Halaburda, 12e année

« Après cette expérience, on a une meilleure compréhension de la vie difficile que mènent les sans-abri. Quand on a commencé la soirée, je ne portais pas beaucoup de vêtements. J'en ai rajouté au fur et à mesure que la nuit avançait. Mais même comme ça, je ne sentais plus mes pieds le matin. Après le petit déjeuner, je suis allée à Deer Logde, où j'ai joué et chanté avec les résidents. À la fin de la journée, je n'avais plus de patience. Je n'arrivais plus à me concentrer. Je voulais juste rentrer chez moi. Mais tout le monde n'a pas cette option. Dans les centres pour sans-abri, il arrive qu'il n'y ait pas de place pour tous ceux qui se présentent. »

Benoit Levreault, 12e année

« On avait huit ou neuf tables remplies de linge à trier avant de pouvoir aller dormir dehors. Le vent qui soufflait était le plus dur. J'avais mis mon manteau dans l'ouverture de ma boîte pour me protéger. Mais dès que je commençais à être à l'aise et à me réchauffer, je bougeais un peu et j'avais froid immédiatement. On ne pouvait pas utiliser nos téléphones, on n'avait rien d'autre à faire qu'attendre le matin. Je trouve que ceux qui vivent dans cette situation au quotidien sont des humains extraordinaires. »

Colin Smith, 12e année

« Je n'ai pas passé la nuit dehors, mais j'ai aidé avec le tri et j'ai fait du bénévolat le lendemain. Le matin, tout le monde était épuisé. Je voyais mes camarades s'endormir par terre. J'ai aussi assisté aux présentations de sans-abri, qui ont partagé des témoignages touchants et choquants. Ils nous ont expliqué que s'ils s'endormaient dans un Tim Hortons ou un McDonald's, les gérants appelaient la police. Ils ont été très honnêtes, et ça nous a fait réfléchir sur notre situation. On est vraiment chanceux. »

Amélie Sorin, 12e année

« Nous avons la chance d'avoir une belle vie, et une expérience comme celle-là nous permet d'avoir une autre perspective. Quand on nous parlait du projet, on se disait qu'une nuit dehors ne devait pas être si difficile. Mais la réalité est très différente de ce qu'on imagine. C'était presque impossible de dormir. On se réveillait tout le temps à cause du froid. Le lendemain, j'ai fait du bénévolat au Centre Flavie-Laurent, où j'ai aidé à trier les vêtements. Maintenant, j'ai un plus grand respect pour les sans-abri. Je pense qu'il ne faut pas les juger, parce qu'ils mènent une vie extrêmement difficile. »

À noter

LA LIGUE D'IMPROVISATION DU SECONDAIRE TELLEMENT ÉPOUSTOUFLANTE (LISTE)

Le 19 janvier,
Tournois d'improvisation.

LA COMMISSION SCOLAIRE

Le 19 décembre,
Réunion ordinaire de la Commission scolaire franco-manitobaine à 19 h, bureau divisionnaire à Lorette.

INSCRIPTIONS

Du 21 au 25 janvier,
Inscriptions à la maternelle 2019-2020.

LES CONGÉS

Du 24 décembre au 4 janvier,
Congé des Fêtes.

Le 7 janvier,
Retour en classe.



Avis aux parents de la DSFM : Afin d'être avisé des annulations de transport scolaire, des fermetures d'école ou des retards d'autobus, pour cause de situations d'urgence ou d'intempéries, abonnez-vous à Twitter (#DSFM_ALERTE).

Les secrets de l'impérissable *Casse-Noisette*

Tout juste revenus d'une tournée nord-américaine de trois semaines, les danseurs du Ballet royal de Winnipeg s'apprêtent à retrouver la scène de la Salle du centenaire pour neuf représentations du célèbre ballet Casse-Noisette (1). Le directeur artistique André Lewis partage l'histoire de ce spectacle pour la compagnie.

MANELLA VILA NOVA

mvilanova@la-liberte.mb.ca


photo : Gracieuseté David Cooper

Les danseurs de la compagnie du Ballet royal de Winnipeg dans *Casse-Noisette.*

▶ *Casse-Noisette* est devenu un symbole de la période de Noël...

André Lewis : *Casse-Noisette* a été créé il y a plus de 100 ans par Petipa et Ivanov sur une musique de Tchaïkovski. C'est une adaptation du conte d'Hoffmann *Casse-Noisette et le Roi des souris*. L'histoire se déroule à Noël, alors c'est devenu une tradition de le danser à cette période. On trouve dans l'œuvre ce sens de famille qui se réunit pour les fêtes, et c'est devenu une tradition pour les parents d'y emmener leurs enfants. Le ballet est beau, et la musique est plaisante. C'est un rituel annuel, un peu comme quand les gens regardent *Joyeux Noël, Charlie Brown!*

▶ Vous jouez *Casse-Noisette* depuis combien de temps?

A. L : La version actuelle, chaque année depuis 20 ans. Elle se situe en 1913, au Canada. Nous y avons incorporé des éléments typiques, comme du hockey, la Police montée ou encore les gardes du Parlement d'Ottawa. Cependant, nous avons conservé le côté russe et plus traditionnel avec le deuxième acte. Nous avons aussi convié les danseurs de Rusalka, un ensemble canadien de danse ukrainienne, à se joindre à nos artistes pour exécuter une danse traditionnelle.

Dans notre version, nous avons intégré plus de danse dans les scènes du premier acte. Nous avons aussi choisi d'avoir tous les âges sur scène, pour vraiment représenter une fête de famille. Pour jouer les enfants, nous faisons appel aux élèves de notre école. C'est une des choses qu'ils attendent toujours avec impatience.

La version que nous utilisions auparavant, chorégraphiée par John Neumeier, était très différente. Elle se situait en Allemagne et ne mentionnait pas Noël, mais l'anniversaire du personnage principal. Nous l'avons jouée tous les deux ans pendant 27 ans. Mais à la fin, le public ne répondait plus à l'appel. On devait se renouveler. J'ai regardé beaucoup de versions : celles de Boston, de Montréal, de San Francisco, de Paris, de Saint-Pétersbourg... Je voulais quelque chose proche de Noël, avec un côté canadien.

▶ Et le public est revenu année après année...

A. L : Les artistes changent. La qualité qu'ils apportent au ballet est différente. Chacun vient avec sa propre idée, sa propre façon de recréer le spectacle. Quand on boit du vin, on ne s'arrête pas sur un verre en disant : *ça y est, j'ai bu du vin.* On en essaye plusieurs différents, parce que chacun apporte son propre goût, sa propre réflexion. C'est pareil avec les danseurs. Chacun apporte sa réflexion et son expérience au public.

Et c'est un spectacle en direct. On peut le voir trois fois d'affilée, il y aura toujours quelque chose de différent. Pour moi, c'est mieux qu'un film! Mais je ne suis peut-être pas la personne la plus objective...

▶ Comment garder les danseurs de la compagnie motivés au fil du temps?

A. L : Ce ballet les incite à pousser leur technique, en se donnant des défis personnels pour les représentations, et à travailler sur une relation à la musique plus intime. De plus, les rôles qu'ils jouent diffèrent. Un jeune danseur va commencer par faire les parties du corps de ballet. L'année suivante, il aura peut-être un rôle de soliste. Avec le temps, il pourra accéder aux rôles principaux.

▶ Justement, dans un ballet dansé dans le monde entier et chorégraphié il y a plus d'un siècle, quel est le rôle des chorégraphes?

A. L : Nous avons une liberté artistique. Aujourd'hui, aucune compagnie ne présente la version du *Casse-Noisette* à l'identique de celle d'il y a 100 ans. Quand on regarde les différentes versions, chacun reprend les éléments traditionnels. Mais est-ce que ce sont les vrais pas? C'est difficile à vérifier. Les danses ont évolué de génération en génération. Cependant, certaines parties, comme les solos, *la Valse des flocons de neige* ou les danses du deuxième acte restent, je pense, assez fidèles à l'originale.

Outre la transmission de la chorégraphie, le chorégraphe connecte les scènes entre elles. Nous avons deux chorégraphes : Nina Menon et Galina Yordanova. Quand Galina Yordanova a travaillé sur *la Valse des flocons de neige* avec nos artistes, elle s'est inspirée de beaucoup de versions déjà existantes. Mais il reste plusieurs moments où il faut adapter et connecter.

▶ Il y a quelques années, une controverse dénonçant l'aspect raciste de *Casse-Noisette* a éclaté...

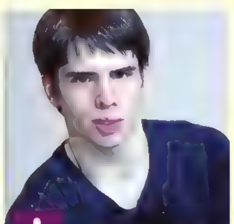
A. L : Une série d'articles sur le racisme dans le *Casse-Noisette* et dans le monde des arts en général est parue. Mais pour moi, l'idée du deuxième acte de *Casse-Noisette* [ndlr : qui présente une danse espagnole, une danse arabe, une danse chinoise et une danse russe en guise de divertissements] est de célébrer la diversité. C'est l'opposé du racisme. Ça montre une communauté dans laquelle chacun peut avoir sa propre culture et la mettre en lumière. Je pense que ça représente l'inclusion.

(1) *Casse-Noisette* par le Ballet royal de Winnipeg, à la Salle du centenaire du 19 au 29 décembre.

SUITE EN PAGE 15 ▶

SUITE DE LA PAGE 14

Dans la tête d'un danseur du *Casse-Noisette*



Archives La Liberté

Peter Lancksweerdt.

Originaire de Belgique, Peter Lancksweerdt a été formé au Ballet royal de Flandre, puis au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris avant de décrocher son premier contrat professionnel au Ballet théâtre atlantique du Canada à Moncton, il y a cinq ans. Il poursuit sa deuxième saison dans le corps de ballet du Ballet royal de Winnipeg. (1)

« J'ai dansé le ballet *Casse-Noisette* chaque année depuis que je suis professionnel. Pendant mes études, je travaillais sur les parties des solistes en cours. C'est un des ballets que les danseurs connaissent le mieux. »

Casse-Noisette est devenu une habitude pour les professionnels du monde entier. « C'est une bonne chose, parce qu'on le connaît très bien et on peut vraiment s'approprier l'histoire. Mais ça peut être lassant. Quand on joue le même rôle à chaque spectacle, ça peut devenir robotique et nuire à la qualité artistique. Cependant, j'ai eu la chance de danser plusieurs versions. Même si tout le monde s'inspire de tout le monde et que les solos sont souvent les mêmes, les versions sont spécifiques aux compagnies qui les dansent. »

Au Ballet royal de Winnipeg, les différentes distributions permettent aux danseurs de changer de rôles pendant la durée des représentations. « Cette année, j'ai plusieurs rôles différents. Ça rend les choses plus intéressantes : quand on joue le rôle moins souvent, on l'apprécie plus. »

Comme tout danseur, Peter Lancksweerdt rêve de danser le rôle du prince à Winnipeg. « J'ai dansé cette partie comme invité dans une école à Terre-Neuve et Labrador. C'est une partie très prestigieuse qui nous donne une grande satisfaction comme artiste. Ça serait très différent de le faire ici, entouré d'autres professionnels. Alors je continue à travailler tous les jours à fond pour décrocher les meilleurs rôles possibles. »

(1) Voir *La Liberté* du 6 décembre 2017.

À Noël : harmoniser tradition et découvertes

On les entend toute la journée à la radio et dans les magasins, tout au long de décembre. Les mêmes chansons de Noël reviennent chaque année nous mettre dans l'ambiance festive. Pour la grande majorité des chorales, c'est pourtant un temps de concert quasiment incontournable. Comment font-elles pour entretenir l'intérêt des choristes à chanter et du public à écouter?



photo : Camille Harper

Les Blés au vent, ici dirigés par Aline Campagne, ont donné un concert de Noël à l'Accueil colombien.

Camille HARPER
charper@la-liberte.mb.ca

Bruce Waldie, chef de chœur de la Chorale des Intrépides, l'affirme : « Le concert de Noël, c'est le plus populaire au Manitoba. Les gens ont toujours aimé venir entendre des chants de Noël. Ils ne s'en lassent pas. »

Michelle Freynet, co-chef de chœur des Blés au vent, confirme : « Ils aiment, car ça les met dans l'esprit de Noël et leur rappelle de bons souvenirs d'enfance. D'ailleurs, lors de ces concerts, le public chante très souvent avec nous les refrains. »

Cette année, les Blés au vent ont donné quatre concerts, à La Broquerie, à la Villa Aulneau, à l'Accueil colombien et à la Cathédrale dans le cadre de l'Alliance chorale, ainsi que sur les ondes d'Envol pendant l'émission *Le Punch de Noël* du 15 décembre dernier.

Pour leur part, les Intrépides ont présenté quelques concerts dans des foyers d'aînés, notamment à Actionmarguerite Saint-Vital. Bruce Waldie précise : « D'habitude, on fait toujours un gros concert dans une paroisse. Mais cette année, on a plutôt concentré nos efforts sur notre récent concert *Elle s'appelait Marie.* »

Des concerts de Noël qui réjouissent les choristes, à condition de leur donner un peu de nouveauté sur quoi travailler.

Aline Campagne, co-chef des Blés au vent, révèle : « Aux Blés au vent, on s'est donné pour défi d'apprendre quatre nouveaux chants de Noël par an. On essaie notamment de chanter des auteurs-compositeurs d'ici. Cette année, on a entre autres travaillé ***Noël au coin de Portage et Main*** d'Annick Brémault, et ***Étoile de Bethléem*** de Mark Kolt, qui vit à Flin Flon. »

En plus d'apprendre des nouvelles chansons, les deux chorales franco-manitobaines se font également plaisir à varier les arrangements musicaux et les harmonisations des grands classiques.

Michelle Freynet confie : « On aime surprendre le public. On crée des nouveaux arrangements *jazzy*, on ajoute des solistes et des musiciens. Ça rend les choses plus intéressantes pour nous, et le public reconnaît quand même les chansons. »

Un dernier point très important : le public tient à ses classiques. Comme le constate Bruce Waldie, « si on n'a pas le ***Minuit chrétien*** ou ***Sainte Nuit***, les gens ne sont pas contents! Ils sont d'accord d'entendre des nouvelles choses, mais pas trop, surtout à Noël. Je pense pour ma part que la proportion idéale dans nos concerts de Noël, c'est 80 % de connu et 20 % de nouveauté ».

AVIS AUX LECTEURS ET AUX ANNONCEURS

Veuillez prendre note que la date limite pour réserver votre espace publicitaire pour le numéro **du 9 janvier 2019** est **le 19 décembre 2018**.

Pour réserver votre espace : production@la-liberte.mb.ca

Veuillez également noter que :

Le journal ne sera pas publié
le 26 décembre 2018 et le 2 janvier 2019.
Les bureaux de *La Liberté* seront fermés
du 22 décembre 2018 au 6 janvier 2019.

LA LIBERTÉ

DIVISION • SCOLAIRE FRANCO-MANITOBAINE

Nous recherchons des candidat(e)s pour les postes suivants :

POSTE :	**Enseignant(e) – Éducation physique et cours à déterminer** Contrat permanent 100 %
OÙ :	Centre scolaire Léo-Rémillard
À :	Monsieur Dale Normandeau, directeur
DATE LIMITE :	Ce poste sera ouvert jusqu'à ce qu'il soit comblé.
POSTE :	**Orthopédagogue** Contrat temporaire 50 %
OÙ :	École Noël-Ritchot
À :	Madame Nicole Nicolas, directrice
DATE LIMITE :	Le 14 janvier 2019.

Pour de plus amples renseignements : www.dsfm.mb.ca

Régie des services publics — AVIS PUBLIC — Public Utilities Board

Centra Gas Manitoba Inc. (Centra)
Demande de hausse généralisée des tarifs 2019-2020

Centra a présenté à la Régie des services publics (Régie) une demande d'approbation de nouveaux tarifs qui seraient imposés aux clients de gaz naturel à compter du 1er août 2019. Centra demande une modification des tarifs qui couvrent les coûts engagés par Centra pour l'achat et le transport du gaz naturel au Manitoba, à compter du 1er août 2019. Les détails figurent dans la demande de hausse généralisée des tarifs de Centra à : www.hydro.mb.ca/regulatory_affairs/gas/gra_2019_2020/

L'incidence de cette demande est une baisse d'environ 6,2 %, soit 42 $, sur la facture annuelle des consommateurs résidentiels typiques. Les incidences sur les factures sont indiquées pour les clients vente-service en fonction d'une gamme de niveaux de consommation dans le tableau ci-dessous.

Demande de hausse généralisée des tarifs 2019-2020	Incidence sur la facture annuelle
Catégorie de clients	**Variation (en %)**
Service général – Petit volume	(4,7 %) - (7,7 %)
Service général – Grand volume	0,5 % - 0,8 %
Service pour entreprises à fort volume (vente-service)	0,5 % - (13,8 %)
Ligne principale (vente-service)	(19,7 %) - (13,2 %)
Service ininterrompu	(3,0 %) - (14,3 %)

Centra a l'intention de mettre à jour la demande en fonction des prix du marché du gaz naturel en vigueur juste avant la tenue de l'audience publique que la Régie des services publics fixera en 2019. La Régie publiera un avis subséquent indiquant les incidences approximatives de la modification des tarifs du 1er août 2019 sur les factures, par catégorie de clients, une fois qu'elle disposera de cette information.

Renseignements additionnels : www.pubmanitoba.ca

COMMENT PUIS-JE FAIRE PART DE MES COMMENTAIRES?

Vous pouvez faire part de vos commentaires à la Régie des services publics concernant les augmentations tarifaires proposées de trois façons :

- **Présentation orale** – Si vous souhaitez faire une présentation orale à la Régie dans le cadre d'une audience publique, veuillez vous inscrire auprès de la Régie des services publics en écrivant au bureau de la Régie à l'adresse ci-dessous, ou en envoyant un courriel à **publicutilities@gov.mb.ca**. Les présentations sont limitées à un maximum de dix minutes.
- **Commentaires écrits** – Si vous souhaitez donner vos commentaires sur la hausse tarifaire par écrit, rendez-vous à www.pubmanitoba.ca et transmettez vos commentaires.
- **À titre d'intervenant approuvé** – Si vous souhaitez participer activement à l'audience publique à titre d'intervenant, rendez-vous à www.pubmanitoba.ca et inscrivez-vous pour devenir un intervenant.

Régie des services publics du Manitoba
330, avenue Portage, bureau 400
Winnipeg (Manitoba) R3C 0C4
Téléphone : 204 945-2638
Courriel : publicutilities@gov.mb.ca

Disponible en médias substituts sur demande.

Donner cinq jours de préavis.

Salle accessible aux fauteuils roulants.

Manitoba

Paroisse Saints-Martyrs-Canadiens

ADJOINT(E) ADMINISTRATIF(VE)

La paroisse Saints-Martyrs-Canadiens est à la recherche d'un(e) adjoint(e) administratif(ve) à raison de 35 heures par semaine. La personne recherchée doit être compétente dans la tenue des livres comptables et posséder une bonne connaissance du français écrit et parlé. Une connaissance des logiciels : Sage, Microsoft Word, Excel et Publisher est nécessaire. La personne doit aussi être respectueuse d'un environnement catholique. Envoyez votre curriculum vitae **au plus tard le 31 décembre 2018** à : Paroisse Saints-Martyrs-Canadiens, 289 avenue Dussault, Winnipeg MB R2J 1N5 ou par courriel à bureau@saintsmartyrs.ca.

Caisse Groupe Financier, une institution financière coopérative bilingue avec un actif de 1,5 milliard de dollars et offrant une gamme complète de produits et services financiers par l'entremise de 19 centres de services au Manitoba, est à la recherche d'une personne pour combler un **poste permanent à temps plein**:

GÉRANT(E) SENIOR, COMPTES COMMERCIAUX ET AGRICOLES

au centre de services à Saint-Pierre-Jolys

Les responsabilités principales de ce poste sont la gestion d'un portefeuille de prêts commerciaux et agricoles dans la région est du Manitoba, y compris effectuer les fonctions d'analyse, d'octroi et de documentation des dossiers de crédit commercial et agricole, ainsi que promouvoir les services financiers aux membres d'affaires de la Caisse.

Pour de plus amples renseignements:
www.caisse.biz/fr/carrieres/

Caisse Groupe Financier

Régie des services publics — Public Utilities Board

AVIS PUBLIC

Manitoba Hydro
Demande de hausse des tarifs d'électricité 2019-2020

Manitoba Hydro a présenté à la Régie des services publics (Régie) une demande d'augmentation de 3,5 % sur tous les tarifs d'électricité à compter du 1er avril 2019.

Pour les clients résidentiels sans chauffage électrique (utilisant en moyenne 1 000 kilowattheures (kWh) par mois), l'incidence de cette hausse tarifaire représente une augmentation de 3,30 $ par mois.

Pour les clients résidentiels avec chauffage électrique (utilisant en moyenne 2 000 kilowattheures (kWh) par mois), l'incidence de cette hausse tarifaire représente une augmentation de 6,30 $ par mois.

Renseignements additionnels : www.pubmanitoba.ca

COMMENT PUIS-JE FAIRE PART DE MES COMMENTAIRES?

Vous pouvez faire part de vos commentaires à la Régie des services publics concernant les augmentations tarifaires proposées de trois façons :

- **Présentation orale** – Si vous souhaitez faire une présentation orale à la Régie dans le cadre d'une audience publique, veuillez vous inscrire auprès de la Régie des services publics en écrivant au bureau de la Régie à l'adresse ci-dessous, ou en envoyant un courriel à **publicutilities@gov.mb.ca.** Les présentations sont limitées à un maximum de dix minutes.
- **Commentaires écrits** – Si vous souhaitez donner vos commentaires sur la hausse tarifaire par écrit, rendez-vous à www.pubmanitoba.ca et transmettez vos commentaires.
- **À titre d'intervenant approuvé** – Si vous souhaitez participer activement à l'audience publique à titre d'intervenant, rendez-vous à www.pubmanitoba.ca et inscrivez-vous pour devenir un intervenant.

Régie des services publics du Manitoba
330, avenue Portage, bureau 400
Winnipeg (Manitoba) R3C 0C4
Téléphone : 204 945-2638
Courriel : publicutilities@gov.mb.ca

Disponible en médias substituts sur demande.

Donner cinq jours de préavis. Salle accessible aux fauteuils roulants.

Manitoba

Conseil des produits agricoles du Canada | Farm Products Council of Canada

Canada

Le gouvernement du Canada accepte des candidatures pour un poste au sein du Conseil national des produits agricoles (CNPA).
(Connu sous le nom de Conseil des produits agricoles du Canada)

Vice-Président(e) du Conseil (poste à temps partiel)

Le ou la Vice-Président(e) du CNPA est imputable au Parlement par l'intermédiaire du ministre de l'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Il ou elle joue un rôle clé en soutenant le président et le Conseil. Le ou la Vice-Président(e) participe activement à la prise de décisions judicieuses et transparentes dans le cadre du rôle de surveillance des activités des offices nationaux du CNPA, à l'examen de modifications à leurs autorités et à la création de nouveaux offices en vertu de la *Loi sur les offices de produits agricoles.*

Les candidat(e)s devraient postuler en ligne d'ici **le 17 janvier 2019**,
date d'examen des demandes de candidature.
Vous trouverez plus de renseignements sur cette possibilité d'emploi,
les qualifications essentielles et celles constituant un atout
ainsi que la façon de postuler au
www.appointments-nominations.gc.ca

Bien gérer *jusqu'au* **marché**

Messe de Noël : du choix pour les familles

On l'appelle « Messe de Minuit », et pourtant elle se déroule à 21 h, 20 h ou même 17 h. La plupart des paroisses offrent aujourd'hui un choix d'horaires de messes à Noël. Entre tradition et accommodements, prêtres et paroissiens racontent.



charper@la-liberte.mb.ca

Il y a 50 ans, les familles pratiquantes n'avaient pas le choix. Pour assister à la messe de Noël, il fallait se rendre à l'église au milieu de la nuit, à minuit.

L'abbé Marcel Carrière, curé de la Cathédrale Saint-Boniface, s'en souvient. « La messe de minuit, c'était LA grande célébration de l'année. Il y avait trois messes d'affilée, on en faisait au moins deux, puis on allait réveillonner jusqu'à 6 h du matin. C'était une grande nuit! Pour avoir assez d'énergie, on dormait la veille. »

Origène Fillion, paroissien de l'église du Précieux-Sang depuis 1954, se rappelle pour sa part la popularité de la messe de minuit, surtout dans les années 1970. « Il y avait tellement de monde qu'il fallait prendre son billet pour assister à la messe! On rajoutait des chaises à l'arrière. »

Les années 1960-1970, dans la continuité du Concile Vatican II, coïncident avec le moment où les paroisses ont commencé à offrir plusieurs messes le 24 décembre. L'abbé Carrière explique : « Non seulement c'était nécessaire puisqu'on manquait d'espace, mais de plus on voulait accommoder les familles, en particulier celles avec de jeunes enfants. On voyait bien qu'à minuit, l'expérience n'était pas aussi bonne pour eux. »

Si la plupart des paroisses ont tout de même conservé l'option d'une messe tardive, certaines, comme Précieux-Sang, y ont entièrement renoncé. Ainsi, cette année, elle n'offre aucune messe le 24 décembre, seulement le 25 au matin.



L'Abbé Marcel Carrière : « On voyait bien qu'à minuit, l'expérience n'était pas aussi bonne pour les enfants. »

photo : Camille Harper

Gérard Jean, paroissien et chef de la chorale depuis 1979 : « La population de notre paroisse diminue, donc on a décidé il y a trois ans de ne faire qu'une seule messe, à 20 h. C'était mieux de rassembler tout le monde pour avoir assez de choristes, de lecteurs et de servants de messe. Cette année, c'est différent, car on partage notre église avec la paroisse Saint-Kizito, qui est anglophone. C'est elle qui fera sa messe le 24 décembre. »

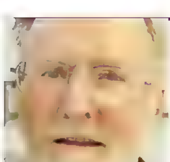
Pour Origène Fillion, « ce sera un changement difficile à accepter de ne pas avoir de messe le soir. On va devoir aller ailleurs, car toute la famille s'était organisée en fonction d'une messe le 24 décembre ».

Si la paroisse du Précieux-Sang n'offre plus de messe le 24 à minuit, et même en soirée cette année, exceptionnellement, ce ne sera pas le cas de la paroisse Saint-Joachim à La Broquerie, qui a fait le choix de maintenir un unique horaire de messe de Noël, à minuit.

Gäetan Bisson, paroissien, s'y rend chaque année avec son épouse et ses trois filles de 12, 15 et 17 ans, et ce depuis que les enfants ont huit ou neuf ans. « Ça fait des longues journées, car on réveillonne chez mes parents après la messe. Mais on participe tous les cinq à la chorale de Noël et ça aide nos filles à rester réveillées. »

La famille Bisson ne sera pas la seule à se présenter à l'église à minuit. C'est là aussi que Richard Fréchette, économe de l'Archidiocèse de Saint-Boniface et originaire de La Broquerie, ira célébrer Noël avec sa femme et son fils de 13 ans. « On voulait faire l'expérience d'un vrai réveillon comme autrefois. »

Gäetan Bisson renchérit : « Ici, on tient à la tradition. L'église accueille facilement 400 personnes à la messe de minuit. Ça donne une quête deux à trois fois plus grosse qu'un dimanche ordinaire! » À la Cathédrale de Saint-Boniface, la quête du 24 décembre représente plusieurs milliers de dollars.



Prêtre

ROBERT CAMPEAU

Le Noël du Père

En méditant ce matin sur la parabole de l'enfant prodigue présentée par Jésus dans l'évangile de Luc, j'y voyais un lien avec la grande fête de Noël. À Noël, nous célébrons la venue parmi nous de notre Dieu.

Mais comment se présente-t-il? N'est-ce pas dans le plus grand dépouillement? Pourquoi? Pourquoi ne vient-il pas en triomphateur, comme celui qui vient régler par la force tous les problèmes du monde?

La parabole de l'enfant prodigue me laisse entrevoir le type de rapport que Dieu désire vivre avec nous, les humains. Il faut aller dans la Bible retrouver ce récit de Luc 15, 11-32. On sent un amour tout à fait gratuit chez le père par rapport à son fils ingrat.

Celui-ci réclame de son père sa part à l'héritage des biens familiaux et il part vivre à l'étranger. Il y dilapide tous les biens reçus et se retrouve sans le sou. Réduit à la mendicité, sentant sa vie menacée, il reconnait son tort : « Ici, je meurs de faim » (v.17) s'avoue-t-il. Il décide alors de retourner vers son père pour lui demander pardon et mendier un travail de journalier. Ayant déjà reçu sa part d'héritage, il sait pertinemment qu'il n'a plus droit à aucun bien paternel.

Ce qui est touchant dans cette parabole, c'est l'attitude du père. En voyant son fils au loin, il est remué jusqu'au plus profond de lui-même. Son fils qu'il croyait mort est vivant. Plein de miséricorde, il court vers lui, le serre contre lui, puis commande vêtements neufs et banquet pour lui redonner sa dignité de fils.

Si Jésus s'incarne, vient parmi nous dans la pauvreté de Bethléem, c'est pour nous dire avec force que « Dieu n'est pas un juge insensible, préoccupé à faire régner l'ordre et la loi ». Il est un père débordant d'amour qui n'a d'autre désir que de vivre en relation étroite avec tous ses enfants. « Il ne peut faire autrement que d'être remué et saisi de compassion lorsque la vie de ses enfants est en danger. » (1) Pour lui, « sauver la vie par son accueil chaleureux prime sur les règles ». (2)

Personnellement, je goûte beaucoup ce récit de Luc en ce temps de l'Avent parce qu'il renouvelle ma vision de Noël. J'en rends grâce à Dieu.

(1) Prêtre et Pasteur, Michel Proulx, nov. 2018, p. 613

(2) Ibid, p. 614

Vous pouvez aussi lire la *Chronique religieuse* de la semaine, ainsi que les chroniques antérieures sur le site Web de l'Archidiocèse de Saint-Boniface : http://www.archsaintboniface.ca/main.php?p=217



SAISON 2

PLANCHE 16

Illustrations de Tadens Mpwene

Scénario de L'équipe de La Liberté

Sur une idée originale de Sophie Gaulin

MERCI à la Division scolaire franco-manitobaine pour sa commandite envers ce projet.

JEUX

SUDOKU

PROBLÈME N° 630

			1	7				
7	8		4		9			6
	6		8					2
6								4
			3				6	
	9	8			2	3		
	5					7		
9		7						
1			2				8	

RÉPONSE DU N° 629

1	9	7	3	5	8	2	4	6
4	6	2	7	9	1	5	8	3
8	3	5	2	4	6	9	7	1
3	4	9	8	6	5	7	1	2
5	2	6	4	1	7	8	3	9
7	1	8	9	3	2	6	5	4
2	7	1	6	8	3	4	9	5
6	5	4	1	7	9	3	2	8
9	8	3	5	2	4	1	6	7

RÈGLES DU JEU :

Vous devez remplir toutes les cases vides en plaçant les chiffres de 1 à 9 qu'une seule fois par ligne, une seule fois par colonne et une seule fois par boîte de 9 cases.

Chaque boîte de 9 cases est marquée d'un trait plus foncé. Vous avez déjà quelques chiffres par boîte pour vous aider. Ne pas oublier : **vous ne devez jamais répéter plus d'une fois les chiffres de 1 à 9 dans la même ligne, la même colonne et la même boîte de 9 cases.**

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 999

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2								■				
3												■
4								■				
5						■			■			
6				■								
7			■						■			
8					■							
9		■					■					
10									■			
11		■					■				■	
12						■						

HORIZONTALEMENT

1- Du maxillaire inférieur de l'homme.
2- Diminuer la marge de. – Qui manquent de vivacité.
3- Pratiquèrent des tenons dans une pièce de bois.
4- Donnait du dynamisme à. – Admettons.
5- Procurer un emploi à quelqu'un. – Gamme. – Lettre.
6- Chef au-dessus du caïd, en Algérie. – Pris, arrêtas.
7- Gamme. – Se dit d'une forme de la langue qui est en usage. – Périodes de temps.
8- Non loin. – Partisan du vérisme.
9- Attachée. – Donner sa voix dans une élection.
10- Se dit d'une boîte ouverte de force, en la défonçant. – Baie des côtes de Honshû.
11- Qui n'est pas mûr. – Plante vivace à fleurs jaunes.
12- Évalue le volume d'une quantité de bois. – Devint rassis.

VERTICALEMENT

1- Chacun des cinq os du métacarpe (pl.).
2- Régler les coupes d'une forêt.
3- Traîta une plante de manière à l'empêcher de grandir. – Noble.
4- Rivière de France. – Fabriquer dans une usine.
5- Ignorants. – Personne.
6- Appelé la protection de Dieu sur quelqu'un. – Pic de grande taille.
7- Inflammation de l'urètre.
8- Provoquera de la nervosité.
9- Habitants. – Dut brouter malgré elle. – Usages.
10- Pulvérisations cathodiques.
11- Qui brillent d'un vif éclat.
12- Préposition. – Disposèrent en réseau.

RÉPONSES DU N° 998

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	E	T	R	O	S	P	E	C	T	I	F
2	A	P	E	U	R	E	R	■	E	R	R	E
3	I	R	R	A	I	S	O	N	N	E	■	S
4	S	I	R	■	N	A	N	I	S	M	E	S
5	O	S	E	R	■	M	E	■	E	P	T	E
6	N	E	P	E	T	E	■	A	M	E	R	E
7	N	■	L	A	I	S	S	E	E	■	E	■
8	E	P	E	L	A	■	O	R	N	A	N	T
9	M	A	I	■	R	A	T	A	T	I	N	E
10	E	R	N	E	E	■	I	I	■	M	E	T
11	N	E	■	U	S	E	E	■	M	E	R	E
12	T	R	O	T	■	E	S	T	E	R	A	S



SPÉCIAL NOËL 2018





Sophie Gaulin
Directrice
et rédactrice en chef

Témoignages vibrants de vie

Raconter son histoire de vie, son cheminement. Une initiative de la Maison Gabrielle-Roy que *La Liberté* se devait de mettre en lumière dans son cahier de Noël.

L'humain est en effet au cœur de notre journal chaque semaine. Au travers d'histoires de vie, nos journalistes recueillent au détour de rencontres touchantes, vibrantes, énergisantes et émouvantes des témoignages. Émerge au fil des semaines un portrait unique de notre société et de ses enjeux.

Car quel que soit son parcours, chacun a en lui une histoire à raconter. Là se situe la beauté de l'ensemble des textes présents dans ce cahier. Sur le thème du déplacement, les auteurs nous livrent leur cheminement au travers de voyages dans le temps, dans l'esprit ou encore dans l'espace.

Je vous invite à les découvrir, à cheminer avec eux et pourquoi pas, à vous plonger dans votre histoire de vie!

L'équipe de *La Liberté* et le conseil d'administration de Presse-Ouest Ltée vous souhaitent à tous un merveilleux temps des Fêtes.



Keri Wersh
Associée en placements



Claude Tétrault
Associé en placements



Derrek Funk
Conseiller en placements



Jean Moquin
Associé d'expansion des affaires



Rob Tétrault
Chef du Groupe Financier Tétrault
et gérant de la branche



Jean-Luc Laflèche
Associé



Adam Buss
Spécialiste en gestion patrimoniale
et immobilière



Ester Kamenz
Administratrice de la branche



Lezlee Oswald
Assistante exécutive








Santé et prospérité à une communauté
qui a célébré 200 ans d'éducation en français!
Que notre avenir soit rempli de collaborations,
d'innovation et de succès.
Joyeux Noël!
Bonne et
heureuse année!
200
Université de
Saint-Boniface

Au cœur de nos histoires de vie

par Morgane Lemée


Bertrand Nayet.

Quels sont les souvenirs que l'on transporte lors de nos déplacements? Que garde-t-on avec nous au long de notre cheminement? Qu'est-ce qui se produit en nous au fil de nos étapes de vie? Telles sont certaines des nombreuses questions qui ont été posées lors d'un atelier d'écriture sur les récits autobiographiques organisé à la Maison Gabrielle-Roy.

Inspirée de *L'Armoire*, la première pièce de la saison 2018-2019 du Théâtre Cercle Molière, l'idée était simple : réunir les gens d'ici et d'ailleurs en les invitant à parler de leurs expériences de déplacement.

Comme le précise Bertrand Nayet, auteur et animateur de l'atelier, « ce ne sont pas nécessairement des déplacements physiques. Il y a le déplacement psychologique aussi. La base de cet atelier est vraiment le récit de vie. Nous avons laissé les participants s'exprimer librement à ce sujet. »

Dans ce cahier, vous trouverez donc 14 témoignages de vie. 14 participants, certains nés ici, d'autres venus d'autres provinces ou de pays lointains, sont allés puiser dans leur mine de souvenirs pour vous raconter leurs histoires.

Pour arriver à ce résultat, ils se sont rencontrés quatre fois. « Lors de la première rencontre, je leur ai demandé de choisir un évènement de leur vie, raconte Bertrand Nayet. Il pouvait appartenir aux générations d'avant, ou être un moment bien à eux. Puis, il fallait résumer ce souvenir en 150 mots. On est partis de là pour ensuite retravailler et amplifier leur texte. »

La suite de l'atelier s'est déroulée à base de partage, d'échanges, mais aussi de réflexions, de rétroactions et de beaucoup d'émotion. « On peut remarquer que chacun des auteurs a choisi de raconter quelque chose de très banal. Non pas dans le sens péjoratif du terme. C'est banal, dans le sens où c'est un moment de la vie quotidienne que tout le monde peut vivre. Parfois aussi, ce sont des éléments de la grande Histoire vus à travers le prisme de petites gens, de petites histoires. Dans leur contexte spécifique, ces évènements ont beaucoup d'importance pour chacun des auteurs. »

En lisant ces témoignages, ces récits de vie, on peut entendre la voix de chaque auteur, et parfois également celle de leurs ancêtres à travers leurs mots.

Ces auteurs, ces êtres humains avant tout, se sont exprimés à travers l'écriture. Ils ont dédramatisé, décomplexé le processus d'écriture. Ils signent ici une autre page de leur histoire. Comme Bertrand Nayet le sait si bien, « il est important de parler, de s'exprimer. Et ça fait du bien. Lors du premier atelier, cela faisait à peine quelques semaines qu'un des participants vivait au Manitoba. Cet exercice a permis de rassembler les gens. Pour certains, ça a été un moyen de s'intégrer. Et je pense que dans une communauté comme la nôtre, c'est important. »





Une femme au cœur d'or

par Yvette Jamault



Je suis manitobaine, née à Notre-Dame-de-Lourdes, cinquième d'une famille de neuf enfants. J'ai grandi sur une ferme entourée de plusieurs animaux domestiques. Après mes études secondaires, je me suis consacrée à l'enseignement dans des écoles du Manitoba jusqu'à ma retraite.

Voici l'histoire d'une femme déterminée, entreprenante, travaillante, résiliente, ingénieuse, vive, chef de file, compatissante, joyeuse : Marie-Thérèse Nicolas, née en 1875 au Fromental, dans la commune d'Yssingeaux en France. Marie-Thérèse était la sixième d'une famille de neuf enfants. Elle a émigré à Notre-Dame-de-Lourdes, province du Manitoba au Canada, en 1893.

À cette époque, la vie était difficile. La famille ne pouvait se permettre que le strict nécessaire. Ingénieuse, Marie-Thérèse avait appris la dentelle aux fuseaux. À huit ans elle vendait sa dentelle au marché afin d'acheter du tissu pour confectionner ses propres habits.

À 12 ans elle avait déjà perdu deux sœurs, son père décédé en 1881, un grand frère et sa mère, décédée subitement à 44 ans en 1886. Après la mort de sa mère, étant alors la plus âgée dans la maison, Marie-Thérèse dût consoler ses deux jeunes frères. Cachant sa propre peine, elle leur déclara :

« Vous savez où on a mis Maman? Et bien elle ne reviendra plus ici avec nous. Ne pleurez plus. »

Quelle maîtrise d'elle-même dans une situation aussi tragique!

Peu de temps après ce triste évènement, Marie-Thérèse et son plus jeune frère, Pierre, allèrent vivre chez leur oncle Antoine, au Pertuis. Quelques temps plus tard, Marie-Thérèse, le cœur plein de joie, se mit en route pour aider sa sœur Marie qui avait quatre enfants.

Mais ce fut de courte durée. Eulalie, sœur aînée de Marie-Thérèse, tomba gravement malade. Son époux, Benoît Gidon, demanda à Marie-Thérèse de venir la soigner. Malgré les bons soins qu'elle lui prodigua, Eulalie est décédée en octobre 1888.

Benoît Gidon, beau-frère et tuteur de Marie-Thérèse, désirait l'épouser. Marie-Thérèse voyait d'un mauvais œil les avances de son beau-frère. Elle ne voulait carrément pas épouser cet homme et retourna chez sa sœur Marie et son époux, Jean-Étienne Durand, qui songeaient à émigrer au Canada avec leurs enfants.



Marie-Thérèse voulait aussi partir au Canada puisqu'elle était très attachée à sa sœur et à ses enfants, et pour échapper à son tuteur. Mais la loi entravait son projet. Marie-Thérèse qui n'avait alors que 16 ans ne pouvait quitter la France sans l'assentiment de son tuteur.

Après mures réflexions, les deux sœurs demandèrent au curé d'Yssingeaux de donner à Marie-Thérèse le certificat de naissance de sa sœur Félicie, décédée d'une morsure de vipère vers l'âge de deux ans et qui aurait alors eu 18 ans. Ce bon prêtre acquiesça et remis en secret ledit certificat de naissance à la famille avec cette recommandation : Marie-Thérèse devait prendre le nom de sa sœur Félicie. C'est ainsi que Marie-Thérèse devint Félicie.

Le 2 avril 1893, en pleine nuit afin de ne pas alerter qui que ce soit, la famille partit en charrette prendre le train à Rétournac pour Paris. Félicie a toujours regretté de n'avoir pu dire au revoir à ses deux jeunes frères, Louis et Pierre. Ensuite ils prirent le traversier à Anvers jusqu'à New Haven, en Angleterre, pour ensuite prendre le train vers Liverpool. Là ils embarquèrent sur le paquebot « Oregon » à destination d'Halifax.

La traversée de l'Atlantique dura 14 jours. Félicie se cachait quand elle voyait venir un officier chargé de faire l'inspection. Elle craignait de se faire questionner au sujet de sa nouvelle identité.

Tous les passagers débarquèrent à Halifax. La famille prit le train du Canadien National jusqu'à Winnipeg. Après un séjour à la maison des immigrants, on reprit le train jusqu'à Rathwell, village voisin de leur destination, Notre-Dame-de-Lourdes.

Félicie passa les trois premières années avec la famille de sa sœur Marie, l'aidant dans toutes sortes de tâches. Elle qui, dès son enfance, avait vécu les décès de tant de personnes chères, s'évertuait à communiquer sa joie de vivre à son entourage par le service. Ce qui la soutenait était sa grande confiance envers le Sacré-Cœur-de-Jésus, qu'elle priait avec ferveur.

Et l'histoire de Félicie se poursuivit au Canada. Elle est décédée le 27 juin 1964 à l'âge de 91 ans et 11 mois.



Mes ancêtres

par Cécile Lachance

C'est à Saint-Jouin-de-Marnes, dans le département des Deux-Sèvres, en France, que l'on retrace le premier Boily : Pierre, né en 1540. Guillaume, né cinq générations après, en 1682, fut poussé par la famine et la misère à émigrer au Canada en 1724.

À la Baie-Saint-Paul, il est embauché comme forgeron à la Seigneurie des Pères du Séminaire de Québec. En 1726, il épousa Louise Gagné, veuve de Robert Dufour, victime d'un accident de canot. À 43 ans, Guillaume Boily devenait soudain père de sept enfants, dont la plus jeune, Louise Dufour, était handicapée. Il a élevé et aimé ces enfants comme s'ils étaient les siens.

Le 2 juin 1728 est une date mémorable dans l'histoire des Boily. Louise Gagné-Dufour, à 45 ans, donne naissance à un enfant nommé Jean. Il suivra les traces de son père et deviendra forgeron et cultivateur. Il épousera Ursule Duchesnes et ils auront dix enfants.

Au temps de la conquête anglaise, en 1759, Jean avait cinq enfants de un à huit ans et Ursule était à nouveau enceinte. Il gardait chez lui son vieux père, Guillaume, et sa demi-sœur, Louise Dufour.

Lorsque les Anglais arrivèrent par le Saint-Laurent pour assiéger Québec, tous, femmes, enfants et vieillards se sauvèrent dans les bois. Les colons construisirent des fortifications à la hâte. Ils passèrent l'été dans la forêt avec leurs bestiaux. Leurs maisons furent pillées et brulées. Ursule accoucha dans des conditions absolument abominables. C'est miraculeux que la mère et l'enfant aient survécu.



Christine Lachance-Piché, fille de Cécile Lachance (née Boily). La maison, du moins les parties les plus anciennes, est celle de Guillaume Boily à Petite-Rivière-Saint-François.

Après la capitulation, les gens revinrent chez eux, ramenant les cadavres de ceux qui étaient morts de misère, parmi ceux-ci, Louise Dufour. Par ailleurs, l'ennemi avait découvert leurs caches et avait tout détruit. Ils n'avaient plus rien. Jean et Ursule ont dû inventer des moyens de survivre à ces temps si difficiles.

L'ancêtre Guillaume est décédé le 17 février 1764, à 82 ans. Il repose dans le cimetière de la Baie-Saint-Paul. Il est l'ancêtre paternel de tous les Boily au Canada. Louise Gagné-Dufour, son épouse, est l'ancêtre maternelle de tous les Boily ainsi que de tous les Dufour au Canada. Il est dit que Guillaume était un homme bon.

Ursule est décédée en 1777. Jean s'est remarié en 1779 avec Amable Côté. De cette union naquirent 11 enfants. Jean, fils unique de parents âgés, devint père de 21 enfants.

Mon arrière-grand-père, Camille Boily, et son frère Ernest, de la dixième génération, ont quitté Saint-Paul-du-Nord, au Québec, pour s'établir à La Broquerie, au Manitoba, au printemps 1888. Ils ont travaillé à la hache afin de préparer le bois pour construire leurs maisons. Au début d'octobre de la même année, Vénérande, l'épouse de Camille, s'est mise en route avec leurs six enfants et Mathilde, l'épouse d'Ernest, pour les rejoindre. Elles quittaient Saint-Paul-du-Nord pour toujours.

La première partie du voyage s'est faite par bateau sur le fleuve Saint-Laurent. Une tempête a déchiré les voiles et a failli les diriger en haute mer. Lorsque le bateau est arrivé à Montréal, les passagers durent passer la nuit dans le bateau.

Au matin, c'était la marée basse et le bateau était penché sur le côté. Il a fallu attendre la marée haute pour le redresser. Il n'y avait pas de vent donc le bateau ne bougeait pas. Une chaloupe est allée à la rescousse et les hommes ont dû ramer comme des forçats pour amener le bateau au quai.

En débarquant les caisses, les débardeurs en ont échappé une grosse remplie de linge, de couvertures et de catalognes dans le fleuve. Ils l'ont repêchée et placée dans le train du CPR en route pour Winnipeg. Le train est arrivé de nuit. Camille et Ernest attendaient impatiemment leurs familles. Je peux seulement m'imaginer la joie et le soulagement des retrouvailles après tant de péripéties. La dernière étape du voyage s'est déroulée en charrette. Malheur de malheur, lorsqu'on ouvrit la grosse caisse, tout le linge était moisi. On a dû tout jeter.

Vous, mes braves ancêtres, je vous salue.



Jamais chez soi

par Robert Malo



D'origine franco-manitobaine métisse, Rob Malo est raconteur, interprète et animateur communautaire. Il partage sa passion de l'histoire et de la culture en utilisant la musique traditionnelle, le conte et la chanson sous le nom de TiBert le voyageur. Artiste du spoken word, improvisateur et musicien d'expérience, Malo comble les fossés culturels et sensibilise les gens aux préoccupations et aux plaisirs partagés.

Le premier

Établi dans mon premier appartement. Une garçonnière où la table ne fait même pas dans la cuisine.

Le deuxième

Trouvé un nouveau chez-nous. Déménagé avec la blonde. Les coûts sont réduits et les bénéfices sont grands.

Le troisième

Moi je reste, elle part. Le nouveau colocataire apporte beaucoup de changements. Je ne me sens même plus chez moi tant il y a de va-et-vient. On fête trop bien.

Le quatrième

Changement de ville. Montréal, *here I come*. Une nouvelle vie où les choses sont toujours les mêmes.

Le cinquième

De retour à Winnipeg pour retrouver l'ancienne blonde. Chez elle, il y a déjà trois femmes, des chums qui viennent quand ils veulent et un enfant. L'enfant n'est pas le mien. C'est le temps d'un nouveau déménagement.

Le sixième

La blonde termine son bail chez les filles. Mon ancien colocataire qui habite toujours dans le troisième m'ouvre grand la porte, mais il est clair que je suis chez lui.

Le septième

Nouvellement fiancés, on trouve une place à nous. Les coûts de chauffage montent vite. L'aide financière qu'apporte la nouvelle colocataire dans cet appartement géant devient une nécessité. L'hiver est dur.

Le huitième

Ma belle-mère se meurt du cancer en Colombie-Britannique. Les plans de mariage sont mis en attente. Les allers-retours Winnipeg-Terrace coûtent cher. Nous cherchons un logement temporaire.

Le neuvième

De mois en mois dans la maison de logement. Une chambre simple. J'attends. Elle voyage. On fume de la marie. Nous passons un deuil.

Le dixième

Des funérailles au lieu d'un mariage. Nous cherchons une demeure permanente, une réponse, un changement. Les fiançailles prennent fin. Elle reste, je pars.

Le onzième

Trois appartements dans le même vieux bloc. Un quatre et demi au deuxième étage avec un colocataire caméléon. Le studio au rez-de-chaussée plein de punaises. Pour finalement aboutir au penthouse du troisième avec une nouvelle blonde.

La douzième

Le mariage. L'enfant. L'achat de la maison de briques. Il n'y a pas de punaises ici. La table qui me suit depuis le premier appartement est au deuxième étage, dans le solarium, couverte de puzzles et de casse-têtes.

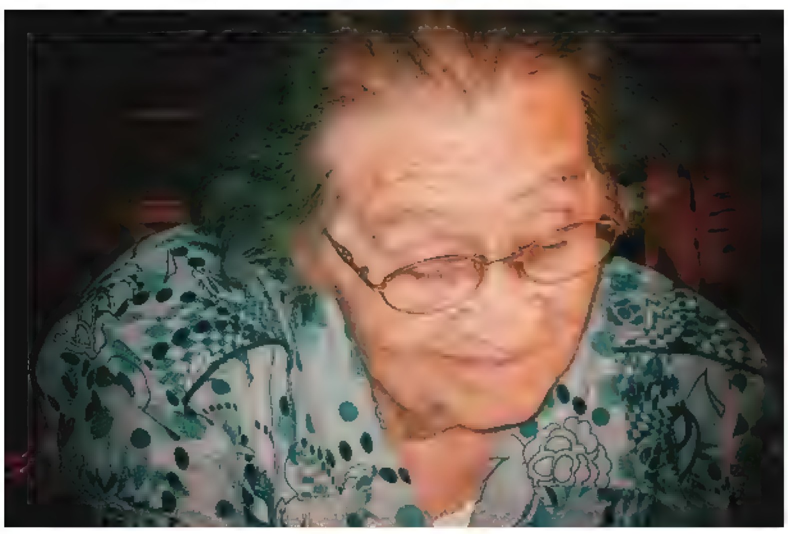




Réveil

par Lorène Lailler

Je suis manitobaine, née à Notre-Dame-de-Lourdes, cinquième d'une famille de neuf enfants. J'ai grandi sur une ferme entourée de plusieurs animaux domestiques. Après mes études secondaires, je me suis consacrée à l'enseignement dans des écoles du Manitoba jusqu'à ma retraite.



Je descends l'escalier maladroitement. Mes yeux sont encore mi-clos et mes joues témoignent de leur éternelle histoire d'amour avec les draps! Un pas devant l'autre, le corps tout entier tiré par une odeur chaude et sucrée.

J'ouvre la porte de la cuisine, Mamie est là entourée de son tablier qui a bien vécu. Un plat dans le four, la poêle qui crépite, la danse des spatules, le linge déjà lavé, étendu, presque sec, la cocotte qui fume à la fenêtre, et sur la table mon bol m'attend. Mais l'odeur me tire toujours.

Quand soudain, les yeux au niveau du comptoir, je la vois : la grosse casserole métallique encore fumante. Je regarde ma grand-mère avec des yeux qui espèrent. Comme si elle pouvait me dire non! Elle pousse mon bol, pose la casserole devant ma chaise avec une petite cuillère. Je rentre la tête dedans, je suis enveloppée de cette douce odeur. Je gratte frénétiquement le fond pour décoller le grillé sucré, le crémeux oublié… je m'assure de ne rien laisser. Pour moi, l'amour inconditionnel c'est ma grand-mère et sa crème à la vanille.

Héritage

C'est l'automne, la demeure est froide et humide. Le docteur a été appelé. Ma Marcelle est allongée dans notre lit. De petites gouttes perlent sur son front, je les éponge doucement avec un linge. Elle ne veut pas d'enfants. J'en veux moi. Comme si c'était nous qui choisissions! Le Bon Dieu nous en envoie un. L'enfant est en avance, très en avance.

Le docteur est arrivé. J'embrasse mon épouse sur le front et sors de la chambre. Je tire ma montre à gousset de ma poche. Le temps ralentit, s'étire, s'arrête puis je peux finalement retourner auprès d'elle. Le docteur me dit : « Une petite fille, Monsieur Monge, bien trop fragile, elle ne survivra pas. »

Mais il se trompe. Je la trouve quelques jours plus tard, dans une petite boîte à chaussures au fond de la maison où il l'a laissée après l'accouchement. Encore en vie.

***

C'est l'automne, le foyer est chaud et trempé. Je suis allongée la tête en bas. J'entends des voix lointaines. Ça brasse, ça tire, ça pousse. Je vois la lumière, j'ai froid, je ne sais pas si je crie. Les voix sont plus claires maintenant. J'ai moins froid, je suis entourée de choses droites et dures. La lumière diminue, les voix n'existent plus. Je suis de nouveau dans le noir, il n'y a plus d'eau, ni de chaleur, ni de cœur qui bat. Tout est froid et humide. J'ai peur. J'ai mal. J'ai soif. Lumière… noir… lumière… noir… lumière. La chaleur m'envahit, quelque chose coule dans ma gorge, c'est bon. J'ai chaud, je suis serrée doucement, je suis bercée délicatement. La voix est protectrice. Je vis.

***

C'est l'automne, la clinique est froide et déserte. La manipulatrice en radiologie a été appelée, je suis allongée sur le lit coulissant. J'entre lentement dans l'IRM. Mon cœur s'accélère, ma respiration est saccadée. Je crie. Je demande à sortir. Je ne peux pas être coincée dans cette machine pendant 20 minutes. Pas le choix. Le lit coulisse à nouveau, mon cœur s'accélère, je me force à respirer régulièrement. La panique m'envahit, je suis prisonnière. J'imagine une prairie verte immense. La panique est à peine contrôlable. Je me demande pourquoi cette angoisse. Restée coincée à ma naissance? Peur transmise par ma mère? Et soudain, l'histoire de la naissance de ma grand-mère maternelle me revient en mémoire. Une information apprise plusieurs années auparavant, oubliée, bloquée, enfouie depuis. Je combats la panique pour qu'elle ne me consume pas. Enfin, je peux sortir. Je revis.

Une nouvelle vie

par Colette Balcaen



Née à Willow Bunch en Saskatchewan, Colette Balcaen grandit à Sainte-Anne et termina ses études à Winnipeg. Enseignante de la jeune enfance, elle nourrit sa créativité pendant 31 années. Une fois sa retraite entamée, elle termina ses études en Beaux-arts. Aujourd'hui elle crée des oeuvres artistiques et développe son côté poétique.

Après trois années de récoltes perdues à Willow Bunch, nos derniers sous ont servi à l'achat d'une ferme prometteuse : terre fertile et communauté chrétienne et francophone. Notre nouvelle petite maison blanche et coquette attend notre arrivée.

On ouvre la porte et les yeux. Les anciens propriétaires slaves fument tous autour de la table. Tout devait être prêt : clef en main et maison évacuée. Mais non! Il y a du bazar partout éparpillé entre les cordes à linge accrochées d'un mur à l'autre, les piles de gobelets et de chaudrons sales sur toutes les surfaces et les portes des placards à demi ouvertes. Nous sommes arrivés chez nous comme des intrus!

Ils parlent un peu d'anglais pour expliquer :

- *Only one week please? We live with you?*

C'est alors entendu, pour une semaine seulement.

Le lendemain matin, le train arrive de la Saskatchewan avec nos meubles et nos boîtes, qu'on doit entreposer dans une grainerie vide. Nous campons dans les coins de notre nouvelle demeure parmi des étrangers insouciants. On goute leur popote et on pleure notre pauvre sort d'avoir quitté toute notre parenté.

On passe trois semaines avec ces étrangers. Un soir, en revenant d'une visite paroissiale, la maison est finalement vidée : nos boites volées, ce qu'elles contenaient est répandu partout sur le plancher! La poussière du brin de scie d'emballage nous bloque les narines.

En 1950, l'inondation avait saturé les cours des fermes et rempli les caves. Maman découvre ce que c'est que le « gumbo » du Manitoba. Au désespoir, elle voit ses souliers s'enfoncer dans cette boue et sa robe se maculer de lourdes et épaisses galettes de terre glaiseuse.

Au rythme de la pluie continuelle, maman pleure. Notre vie à Sainte-Anne est difficile. Les chevaux des fermes voisines n'arrivent pas à tirer les charrettes. Elles restent prises dans la boue. Il faut s'arrêter souvent pour gratter les sabots gommés des chevaux. Le trajet du village jusqu'aux fermes s'éternise. Il y a une distance approximative d'un mille et demi entre chacune, alors les visites se font rares.



Un soir, trois voisins s'arrêtent chez nous pour se présenter et nous souhaiter la bienvenue. Poussés par le vent et la pluie, ils entrent sans tambours ni trompettes. Tout mouillés, cheveux ébouriffés, nez crochus, manteaux pendants, ils dégouttent et des flaques d'eau coulent sur le plancher autour de leurs galoches.

- Ti-Gus, je m'appelle Ti-Gus…

- M-m-moé, R-r-roz-zè-èr-r…

- On est les trois frères Desrosiers…

- On a des grandes familles. Vous viendrez chez nous…

Tous les trois s'écrasent ensemble sur le banc près de la porte, et nous, on examine leurs allures courbées, leurs gestes simultanés et leurs voix discordantes. Ils partent aussi vite qu'ils sont arrivés, ballotant dans le vent.

Papa explique que ce sont les voisins à l'ouest de chez nous et que leur façon de parler est le joual. À notre bout il y a aussi des anglophones, des Ukrainiens et d'autres voisins d'origine slave. À l'est du village, il y a les Métis qui vivent à La Coulée. Ceux-ci parlent le métchif et ils n'aiment pas l'accent français de Papa. Les bavarderies locales nous poussent à les craindre… L'accueil de la part des gens du village est plutôt jovial et de caractère typique franco-manitobain : de bons vivants!











Une dentelle de Bruges

par Martine Bordeleau

Née à Montréal, Martine Bordeleau passe sa jeunesse à découvrir le monde avant de poser ses valises au Manitoba il y a 30 ans, séduite par l'immensité du ciel et la bienveillance des Manitobains. Sa passion pour le français l'entraîne vers une carrière en communications. Son père, André, conteur dans l'âme, lui a partagé quelques souvenirs de la seconde guerre mondiale.



- Je n'allais rapporter qu'une seule chose de la guerre, une dentelle de Bruges, pour ma mère.

- Lui as-tu donnée?

- Non, j'en ai fait cadeau à une garde-malade.

- Tu as donné à une étrangère le cadeau que tu destinais à ta mère?

- Hé oui. L'espace d'une nuit, elle m'a redonné goût à la vie. J'avais honte. J'étais un homme réduit par le typhus et blessé, ensanglanté, crotté, nauséabond, en loques et mal rasé. Pourtant, elle me regardait comme si j'étais le plus bel homme du monde. Avec un regard affectueux, elle m'a aidé à me déshabiller pour que je puisse me laver, mon premier bain chaud depuis des mois, et elle m'a soigné. Elle s'appelait Claire, comme une lumière au milieu de la grande misère que nous venions de traverser.

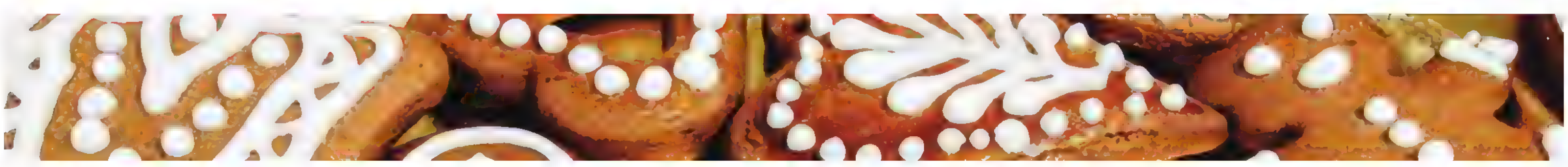
- Qu'a dit grand-maman à ton retour, les mains vides?

- Que j'étais son plus beau cadeau.






DOUGALD LAMONT
Député de Saint-Boniface
Joyeux Noël!
info@dougaldlamont.ca
dougaldlamont.ca
118, rue marion
Winnipeg, MB
R2H 0T1




Passez de
JOYEUSES FÊTES
en agréable compagnie!
Suivez-nous, où que vous soyez, avec notre appli
RC INFO
ICI Manitoba
Téléchargez-là dès maintenant sur
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google Play



Une méchante entorse

par Bertrand Nayet



Né en France en 1962, Bertrand Nayet vit depuis plus de 40 ans au Manitoba. Il a publié nouvelles, récits, poèmes, contes, illustrations et critiques, écrit du théâtre, créé des mises en scène et joué pour diverses troupes du Manitoba. Il est co-fondateur du Collectif post-néo-rieliste et de l'AAMF, fondateur du Kukaï Rouge, directeur de la Collection Haïku des Éditions David, animateur du cercle d'écriture Coulée d'encre et transmet son savoir faire dans de nombreux ateliers d'écriture.

Hier soir, parce qu'aujourd'hui c'est mercredi, j'ai avancé mon réveil. Comme tous les mercredis, parce que c'est jour de marché, j'ai ouvert les yeux avant que mon réveil sonne. Je suis allé pisser sur les orties, au fond du jardin, et je suis rentré boire mon café. Puis, j'ai soigné les bêtes. Après, j'ai mangé ma soupe, mon pain et mon fromage.

J'ai pris ma musette, héritée du grand-père, celle qui est aussi le carnier de mes chasses, le berceau des agneaux nés la nuit sur les pâturages, mon sac à provisions pendant les labours. J'y ai mis le pain, le fromage, les pommes, le saucisson, la bouteille d'eau que ma mère m'a donnés. J'y ai glissé aussi un tournevis, une clé à molette, ce qu'il faut pour réparer une crevaison. Comme n'importe quel autre mercredi de marché.

Ce qu'il y avait de différent, c'est que comme j'attelais la carriole de mon vélo, le père est sorti de la maison en me tendant sa vieille casaque de cuir.

- Ça m'a tout l'air qu'il risque de pleuvoir, il a dit.

La mère, elle, a trouvé le moyen de glisser quelques billets dans ma main.

- Si ça peut t'aider, elle a dit.

Et puis j'ai enfourché ma bécane et je suis parti, comme tous les mercredis, sauf que là, ma carriole était vide. J'avais rien à vendre. Je voyageais léger.

Alors, j'ai pédalé et pédalé sur les chemins en contournant des traces de combats et des restes de déroute. Il m'a fallu la meilleure partie de la journée pour couvrir une trentaine de kilomètres.

À la mairie d'Hesdin, l'adjoint au maire m'a dit :

- Allez voir les bonnes sœurs, elles sont restées sur place pendant l'invasion. Elles pourront peut-être vous aider.

Au couvent, la sœur tourière est allée chercher la sœur économe :

- Éloi, vous dites?

- Oui, j'ai répondu. Éloi Nayet.

- Ah, bien sûr que je me souviens de lui. Un grand gars, beau gosse... Ah, mais faites pas cette tête-là! Être religieuse ça n'empêche pas d'avoir des yeux, hein! Il était dans l'infanterie, c'est ça? Oui, je m'en souviens, il est passé au dispensaire, juste avant que sa compagnie fasse retraite. Il avait mal aux pieds. Une méchante entorse, des ampoules, tout ça! Je lui ai mis de la pommade, bandé sa cheville. Il avait seulement besoin de repos, mais bon... Finalement, il a préféré partir avec un convoi motorisé. Mais, juste comme ils sortaient de la ville, les camions ont été bombardés. Ils ne sont pas nombreux à en avoir réchappé. Il est avec les autres, au cimetière du couvent.

- Et sa tombe?

- Ah, pour ça, bonne chance.

- Vous avez pas de plan, ou un registre, je sais pas...?

- Ah, vous savez, on n'avait pas la tête à ça.

- Alors, comment je fais pour le ramener à son père et à sa mère?

- Oui, c'est bien triste. Bien triste... Mais vous n'êtes pas le premier, vous savez. Je vous dis ce que je dis aux autres, tous ceux, comme vous, qu'on envoie quérir ses morts. Vous savez, hein, après tout ce temps, c'est rare qu'on rouvre les cercueils. Et puis, comprenez-moi, ils sont tous « frères d'arme », comme on dit. C'est un peu comme une sorte de dernière camaraderie. Ils partagent leur mort.



Éloi Nayet (mon grand-oncle, le soldat décédé de mon histoire), Lucien Nayet (mon grand-père, le narrateur de mon histoire), François de St-Jean (un petit-cousin), Raoul Nayet (mon grand-oncle), Marie Bulot (mon arrière-grand-mère) et Édouard Nayet (mon arrière-grand-père).





Maire Justin Bohemier
Conseiller Jacques Trudeau
Conseiller George McGregor
Conseillère Alison Fox
Conseiller Armand Poirier
Conseiller Steven Stein
Conseiller Bill Heather
Conseillère Natashia Lapeire
Directrice générale Christine Hutlet

La Municipalité rurale de Taché tient à souhaiter à toute la communauté un joyeux Noël et une bonne et heureuse année 2019

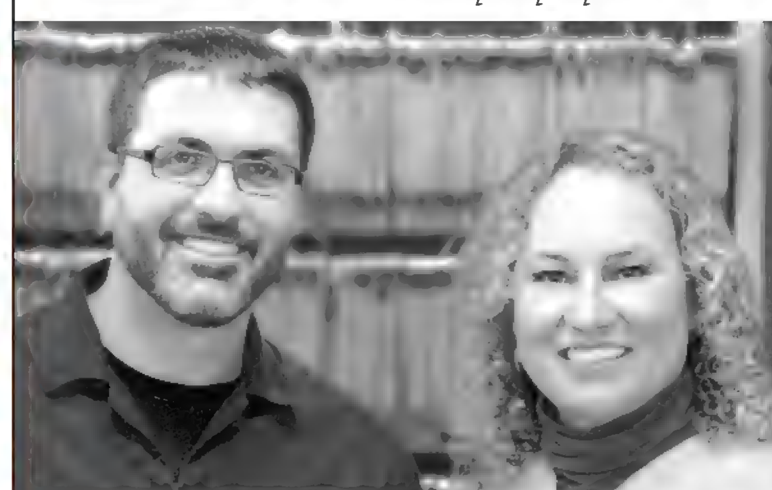
Municipalité rurale de
Taché

Heures d'ouverture
Lundi au vendredi
de 8 h 30 à 17 h

Téléphone : 204 878-3321
Télécopieur : 204 878-9977
Courriel : info@rmtache.ca

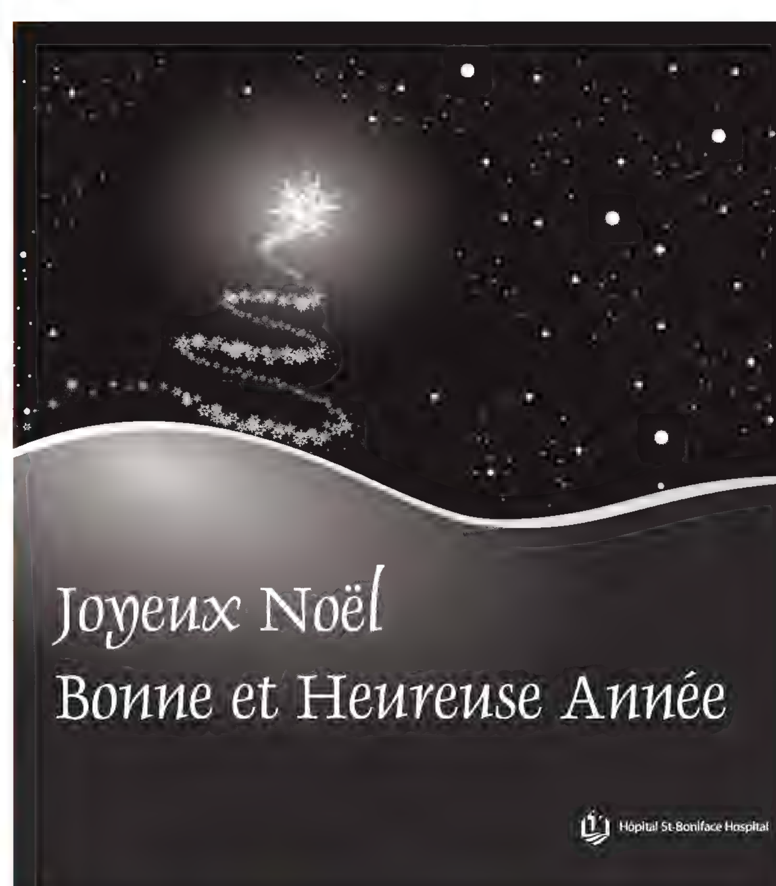


Les dentistes Christine Lachance-Piché et Richard Santos, ainsi que le personnel de la clinique dentaire, souhaitent à tous leurs patients et à la communauté une très heureuse période des Fêtes et une nouvelle année des plus prospères.



275, avenue Taché
Saint-Boniface (MB) R2H 1Z8
Tél. : 204 233-7726
lachance.santos@gmail.com







1939

par Sofiane



Sofiane est né et a grandi à Alger, au sein d'une culture arabo-musulmane et dans une société où la langue française est omniprésente. Passionné d'Histoire, de culture et de littérature universelle, toujours en quête de nouveaux horizons et d'aventures, poussé par l'instinct de découverte et d'exploration, il émigre au canada à la découverte d'une société multi-ethnique, d'un brassage de communautés et de cultures venues des quatre coins du monde.

1939, le monde est dans le chaos. Hitler a déclenché l'apocalypse. Grâce à son génie, on connaîtra la famine, l'errance, la destruction, le génocide et la mort. Rien ne sera comme avant et la carte du monde va être redessinée.

C'est l'année où Clark Gable a gravé son nom en lettres d'or dans le cinéma mondial, en incarnant le rôle de Rhett Butler dans *Autant en emporte le vent*, l'année où Antoine de Saint-Exupéry a publié son chef d'œuvre *Terre des hommes*, l'année où Edith Piaf a chanté avec sa triste voix *J'en connais pas la fin*, même si elle la connaîtra bien assez tôt.

C'est vers la fin de cette année-là que mon père est né. On lui donna le prénom d'Abdelhamid, en hommage à Abdelhamid Ben Badis, un réformiste algérien, un homme de lumière qui portait une vision lointaine et optimiste d'une Algérie indépendante baignant dans le bonheur.

***

La neige était au rendez-vous dans cette région de l'intérieur du pays et le froid n'arrangeait pas les choses. Les enfants étaient dehors mais ne jouaient pas. Mains sales, chaussures trouées, pantalons et vestes rapiécés, chacun avait un sac plus ou moins usé, déchiré, noirci par le charbon qu'il fallait ramasser un peu partout, à défaut de bois sec. Les adultes, eux, n'étaient pas si bien habillés, ils avaient d'autres préoccupations : gagner de quoi nourrir leurs familles.

Après avoir ausculté et retourné le nouveau-né dans tous les sens telle une poupée de chiffon, la sage-femme de fortune déclara :

- C'est un garçon. Il est en bonne santé.

Un autre garçon, une paire de bras de plus sur qui on pourrait compter pour ramener de la nourriture.

Le soir, le chef de famille rentre. On lui annonce la nouvelle. Son visage fatigué, aigri et sur lequel, malgré son jeune âge, le temps a creusé des sillons, ne montre aucune expression.

Est-ce de la méchanceté? Non, à l'époque et dans cette société traditionnelle et conservatrice, laisser paraître la joie c'est comme montrer une faiblesse, porter atteinte à sa virilité. Il s'adresse à sa propre mère assise au chevet de son épouse, en désignant le nouveau-né d'un hochement de tête :

- Comment elle va, sa mère?

La vieille femme lui répond :

- Elle pourra, dès demain, laver le linge.

La jeune maman laisse couler une larme, une larme de douleur, une larme de colère... Non, pas de colère. Elle n'a pas le droit à la colère. Une femme en colère, c'est un péché, un outrage, un sacrilège! Soumission, c'est le mot d'ordre, c'est l'image de la BONNE FEMME.

- Maintenant que tu es là, je vais aller me reposer, dit la grand-mère du nourrisson.

Désormais, le père peut prendre le petit dans ses bras et le caresser avec ses mains vigoureuses et sèches. Le visage ferme disparait pour laisser place à un visage adouci, tendre et fier. Il plonge son regard dans celui de ce petit être et dit :

- Il s'appellera Abdelhamid.

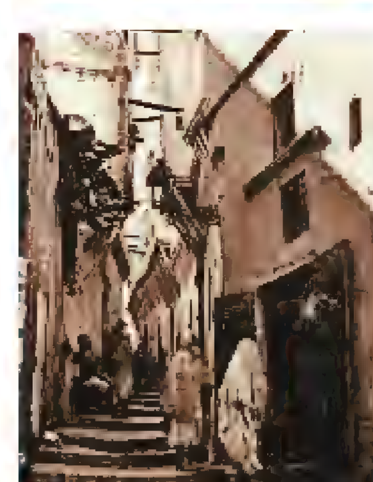


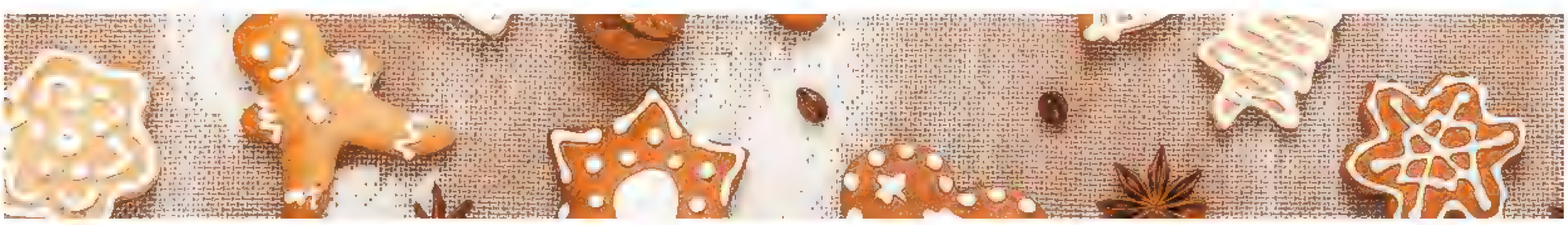
35 ALGER - Bd de la République

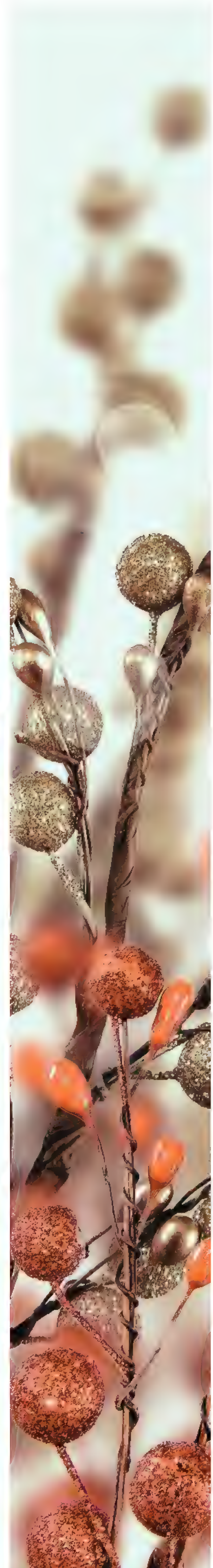


420 ALGER — Vue prise du Môle











Plus jamais

par Amber O'Reilly

On a enfilé les tuques, les mitaines, les cache-cous imbibés de morve, les sourires, les étincelles dans nos yeux. Chaque année, après le repas et les jeux, c'était la course pour sortir. Bon nombre de familles se joignaient à la parade nocturne. Il fallait descendre la rue, passer le dépanneur, jusque derrière la piscine ou bien aller dans l'autre sens, jusqu'à l'hôtel de ville, pour arriver enfin au lac.

Les premières années, on est resté dans l'entrée à pleurnicher « Vite! Vite! » et à nous tortiller dans nos habits de neige. Plus tard, quand nous deviendrions une bande de louveteaux presque ados, avant que cela ne cesse de nous émerveiller, les grands nous laisseraient partir seuls et nous retrouveraient sur le lac.

Une fois rendus sur la glace, suspendus entre ciel et terre, on attendait. Parfois le temps était nuageux, parfois on déchiffrait les constellations ou les conversations des autres spectateurs. Ce soir-là, un sifflement a percé la nuit et la foule a retenu son souffle. Le premier feu d'artifice a provoqué une vague de « Waaaaaouh ».

Mon père m'a prise sur ses épaules. J'ai culbuté dans un déjà-vu : je contemplais la foule du festival de musique dans la nuit claire de juillet. Là-haut, j'étais la plus grande, je voyais le soleil danser sur une mer de têtes; j'étais intouchable. La brise glaciale a frôlé mes joues et le souvenir s'est dissipé dans un frisson. Cette nuit était froide mais éclatante de lumière. Les visages s'illuminaient avec chaque « Boum! ».

Mon regard a fait le tour des drapeaux, des cierges magiques, des bouches qui célébraient un, deux, et trois zéros! Le concert céleste s'est terminé en filets de fumée qui sillonnaient comme des aurores-fantômes.

-Tu t'imagines, a dit mon père. Tu auras eu la chance de chevaucher un millénaire, Amber!

- C'est quoi un millénaire?

- Et bien, c'est mille ans.

J'ai imaginé toutes les personnes de la Terre traverser en un bond le seuil d'une porte menant à mille ans de jouets.

- C'est comme… C'est comme dix siècles! Ou… 25 vies de papa!

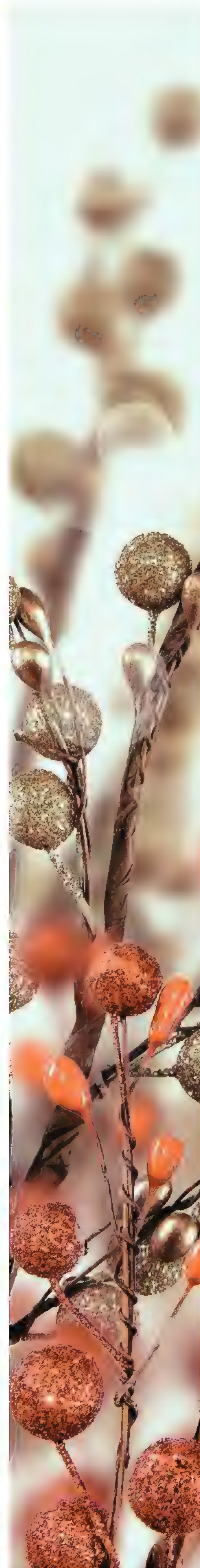
- Tu dois avoir raison. C'est longtemps en tout cas. Nous ne reverrons plus cela de notre vivant.

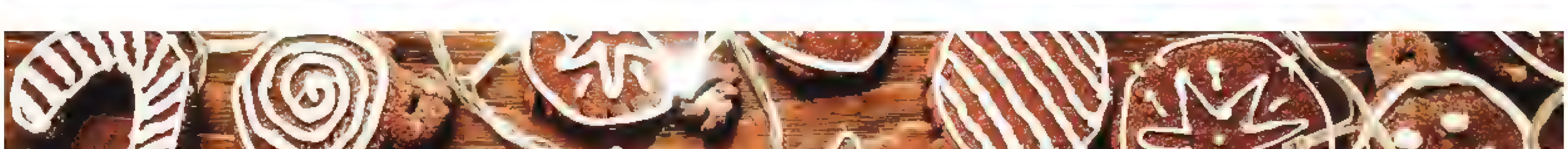
- J'essaierai de m'en rappeler. Pour toujours!

Alors nous nous sommes imprégnés de l'instant, de son caractère immanquable et éphémère. Déjà à sept ans, je saisissais l'extrême rareté de cette occasion. Pour moi ces zéros étaient des œufs, des oisillons prêts à éclore et à tisser le vent dans leurs plumes.









1991 - L'ignorance est la fille du diable

- proverbe estonien

par Jennifer Maczuga

Le soleil de fin d'après-midi rayonne. La vieille Madame Gaudreau est accroupie dans le gazon et ramasse des pissenlits. Je la regarde, curieuse, assise sur les marches en béton devant la maison, pas loin d'où j'avais vu la couleuvre.

Tout à coup, je me lève et je m'approche d'elle. Je suis debout contre la clôture grillagée avec ma petite chaudière rose toute sale, les yeux fixés sur elle. La vieille est à peine à 15 pieds de moi. Elle est tellement effrayante, mais je n'en ai pas peur.

- Que fais-tu?

D'une voix basse et brusque, elle me répond :

- Je ramasse des pissenlits pour faire une soupe.

- Ah! Je vais t'aider!

De mon côté de la clôture, je ramasse des pissenlits avec elle en silence et je les mets dans mon sceau. Le gazon est tapissé de jaune. À peine deux minutes s'écoulent et j'entends la porte de la maison qui s'entrouvre.

- Jennifer! Viens ici! Parle pas à elle, c'est une sorcière!

La vieille a certainement entendu Maman. Elle a surement déjà entendu Maman et sa copine Diane la traiter de sorcière.



Jennifer Maczuga, petite fille.

Je laisse tomber mon sceau à moitié rempli de pissenlits et je rentre à la maison à toute vitesse. La peur perce mon corps. Je frissonne de toute ma peau.

- Maman, Mme Gaudreau, est-elle vraiment une sorcière?

Maman est à la cuisine, debout au comptoir, et épluche des pommes de terre.

- Encore des patates pilées pour souper! me lamenté-je à voix basse.

Elle ne me répond pas, mais se met à fredonner une chanson que je ne reconnais pas. Je déteste lorsqu'elle m'ignore. Je déteste encore plus lorsqu'elle fredonne.

Il y a des bo[ites empilées dans toutes les pièces de la maison. Des bo[ites pleines de mes jouets, de vaisselle, de livres. Papa et Maman ont vendu la chienne dernièrement. Ils disent que nous partons pour l'Ouest. Maman pleure tout le temps. Soit qu'elle pleure, ou qu'elle fredonne.

Je vais dans ma chambre jouer avec mes poupées en attendant le souper. Je pense à Mme Gaudreau et je l'imagine dans sa cuisine sombre, remuant son chaudron de soupe aux pissenlits. Son mari est assis à la table et rédige un plan pour empoisonner les chiens des voisins. J'espère tant qu'il n'y a pas de sorcières dans l'Ouest.



C'est l'heure de s'amuser !

THÈME : LA GUIGNOLÉE / 9 LETTRES

S	E	N	T	R	A	I	D	E	R	P	A	R	T	A	G	E	R	C	O
T	I	O	O	I	T	R	I	E	R	V	E	C	H	E	R	C	H	E	R
I	L	N	D	U	I	T	S	R	S	S	I	A	P	N	J	A	D	E	G
U	L	E	U	S	R	O	T	D	I	E	C	S	O	E	R	B	T	O	A
D	R	E	I	M	U	R	R	V	E	O	M	I	I	I	R	L	O	C	N
O	V	A	O	T	E	E	I	S	U	M	T	M	T	T	O	I	H	D	I
R	L	I	I	N	L	D	B	T	E	A	E	E	O	C	E	A	O	E	S
P	E	E	L	L	A	E	U	X	U	E	R	U	E	H	T	R	T	D	M
R	N	T	I	L	V	M	T	T	I	R	R	R	R	N	B	E	E	N	E
I	E	M	I	G	E	R	I	T	S	N	E	N	E	E	U	U	M	O	E
R	A	C	E	T	I	S	O	R	E	N	E	G	E	Q	S	A	T	M	C
F	E	N	U	U	N	U	N	E	S	L	R	S	O	D	I	S	M	I	O
F	S	S	O	E	C	A	R	E	I	A	L	P	S	S	B	E	A	N	N
O	P	J	S	H	I	B	U	T	R	N	E	I	O	I	F	I	A	P	S
E	E	A	E	A	M	L	C	Q	O	B	E	N	E	V	O	L	E	D	E
R	T	I	U	E	M	A	L	I	V	D	M	I	O	U	I	R	N	N	R
V	N	N	C	V	D	A	T	I	A	S	U	O	S	B	C	O	A	O	V
U	A	E	O	E	R	C	R	T	F	C	H	A	N	T	F	O	L	P	E
E	D	G	A	B	A	E	S	R	E	I	N	A	P	N	T	E	M	P	S
O	R	U	E	T	A	N	O	D	D	P	R	O	V	I	S	I	O	N	S

A
ACHAT
ACTION
ÂGE
AIDER
ARGENT

B
BÉNÉVOLE
BIEN
BILAN
BON
BONTÉ
BUTIN

C
CADEAU
CHANT
CHARITÉ
CHERCHER
CONSERVES
COUTUME
CUEILLETTE

D
DÉCEMBRE
DÉFAVORISÉS
DEMEURE
DÉMUNIS
DENRÉES
DISTRIBUTION
DIVISER
DON
DONATEUR

E
ENTRAIDER
ÉPOQUE

F
FAMILLE
FEMME
FONDS

G
GÉNÉROSITÉ
GENS

H
HEUREUX
HOMMES
HÔTE

L
LOT**M**
MAISON
MONDE

N
NOËL
NOMBRE
NOURRITURE

O
OBJET
ŒUVRE
OFFRIR
ORGANISME

P
PANIERS
PAROISSE
PARTAGER
PASSER
PAUVRE
PÉRIODE
PLAISIR
PRODUITS
PROVISIONS

Q
QUANTITÉ

R
RAMASSER
RÉCOLTER
RECUEILLI
RÉJOUIR
RÔLE

S
SITUATION
SOUS
SOUTIEN
STADE

T
TEMPS
TOUCHE
TOURNÉE
TRIER

U
UNIE

V
VALEUR
VILLE
VISITER

SOLUTION DE CE MOT CACHÉ : TRADITION

LABYRINTHE



La confiance!

par Évasio Murenzi



Évasio Murenzi est né à Kigali, au Rwanda. Réfugié depuis l'âge de cinq ans il a fait son chemin, de pays en pays, vers le Canada où il s'est installé à Winnipeg en 1985. J'y suis, j'y reste.

Je me suis retrouvé seul avec mes deux jeunes filles. Que faire? À quoi m'attendre suite à ce changement? Quelles sont les priorités? Vie sociale, école, domicile, emploi du temps, mes cours universitaires? Comment jouer double personnalité et par où commencer? Il faut que rien ne manque du quotidien dans la vie de mes enfants, l'école, les activités comme la natation, gymnastique, leçons de musique, dance et surtout maintenir leurs relations sociales avec leurs amies.

Une autre question se pose, en tant qu'homme, à qui vais-je poser des questions concernant les filles? Elles vont grandir et auront leurs menstruations. Je comprends que les questions concernant les femmes, il faut les poser aux femmes. Alors les relations que j'avais avec les mamans des amies de mes filles prennent une autre tournure.

Ces mamans seront mes ressources qui m'aideront à mieux comprendre mes filles au fur et mesure qu'elles grandiront. Par ailleurs, une autre question se pose, est-ce que les parents des amies de mes filles vont laisser leurs filles passer la nuit avec mes filles chez moi, comme avant? Ce fût une confiance sans égard de la part des parents de laisser leurs jeunes filles dormir avec mes filles chez un homme sans femme et, qui plus est, noir!

Connaissant ma fille aînée, elle ne me dira pas de se préparer pour ses premières menstruations. C'est alors que j'ai demandé des conseils à une des mamans. Elle me répondit que de nos jours les règles peuvent commencer dès 12 ans ou même plus tôt. Je me rends compte qu'il est temps de m'approvisionner en produits hygiéniques féminins. Arrivé à la pharmacie, je demandai à rencontrer un pharmacien sans préciser de quoi il s'agissait. On m'envoya un pharmacien d'un certain âge et je lui dis que je préfèrerais une pharmacienne, ce qui offusqua le monsieur. Une jeune pharmacienne, heureusement, choisit donc un article qu'elle préférait en m'expliquant les raisons. Arrivé à la caisse avec une quantité industrielle, la caissière n'a pas pu se retenir en disant :

- *I wish my husband were like you!*

Une fois rendu à la maison, je me demandais comment présenter la marchandise à ma fille? J'ai mis quelques échantillons dans un tiroir de la salle de bain que je laissais ouvert pour exposer le produit.

Chaque fois que ma fille aînée quittait la salle de bain, à son insu je courrais voir et je constatais que le tiroir était refermé. Quelques mois passèrent sans que rien ne soit touché! Alors je me suis dit que peut-être avait-elle trouvé des substituts!

Après trois ans et demi, je me suis rappelé d'aller vérifier, les paquets étaient presque vides. Heureusement, je l'ai remarqué à temps pour un nouvel approvisionnement!

Maintenant mes filles sont devenues de grandes dames de 20 et 23ans et elles ont conservé leurs amitiés de jeunesse.

Par ailleurs, chaque année à la Fête des mères, mes filles me souhaitent « Bonne Fête des Mères, Papa! »



Les deux filles d'Évasio Murenzi, lorsqu'elles étaient enfants.

L'armoire d'Arnaud

par Arnaud Decroix



À la recherche d'une nouvelle armoire, Arnaud Decroix a animé, jusqu'en décembre 2018, l'émission *Les samedis du monde* qui était diffusée, à partir de Winnipeg, dans tout l'Ouest sur les ondes de Radio-Canada.

Cette grande armoire normande datant du XVIIIe siècle avait toujours semblé être là, trônant fièrement contre l'un des murs de la salle à manger. Majestueuse, imposante, écrasante aussi, elle était si massive qu'on ne voyait qu'elle dans cette petite pièce.

À l'intérieur, une centaine d'assiettes en porcelaine, des plats en faïence, des verres de Baccarat, des saucières, une soupière bleue, des couverts en argent, des pinces à escargot, un sucrier en étain et des flacons colorés. Il y avait même quelques objets dont on ne se souvenait plus de l'utilité. Cette vaisselle fait partie du trousseau de mariage de ma grand-mère et a traversé bien des pays et des décennies pour parvenir jusqu'à moi.

Pourtant, la plupart de ces accessoires de cuisine n'ont plus servi depuis longtemps. La coutellerie en argent, noircie, n'impressionne plus personne. Les vases restent en attente de fleurs, les flûtes à champagne n'accueillent plus de bulles. Le temps semble avoir suspendu son vol et, au cours des dernières années, les rares invités étaient alors prétexte à astiquer, et à faire revivre pour un moment, ces objets délaissés.

Dans le quotidien, la vaisselle dépareillée, les couverts inoxydables, les verres à moutarde paraissent privilégiés. On peut les malmener, les laisser tomber et même les briser sans autre forme de procès. On n'y attache aucune valeur affective, mais ils sont pourtant parmi nous tous les jours. C'est eux que l'on caresse en les nettoyant et sur lesquels on pose nos regards, nos bouches et nos mains pendant les repas.

L'ordinaire a chassé l'exceptionnel. L'héritage du passé a été relégué aux grandes occasions. Toutefois, celles-ci se font de plus en plus rares. On s'habitue aux assiettes ordinaires comme à la nourriture rapide et sans saveur qu'elle accompagne de plus en plus souvent. La vie moderne rend désormais tout cet art de vivre démodé, appartenant à une époque révolue. L'heure est à la modernité et à la rapidité mais aussi à la laideur et à la médiocrité.

On ne lutte pas longtemps contre les courants même en se souvenant que, seules, les feuilles mortes se laissent porter par ces derniers et qu'être bercé par le vent constituera toujours la seule ambition de ces végétaux qui autrefois avaient pourtant porté la vie. Tempus fugit.

Nous mourrons tous trois fois. La mort physique est la plus violente, entraînant la fin de notre rapport au monde extérieur. La perte des objets qui nous relient à ce dernier constitue pourtant une autre mort.

Le Moyen Age occidental ne s'y était pas trompé tandis que la population vénérait, à raison, ces reliques de saints, relatives à leurs dépouilles ou aux artefacts qui avaient été à leur contact, afin de tenter de conserver auprès de nous un peu de ces êtres d'exception. Ainsi les objets sont de véritables enveloppes à souvenirs dont la perte constitue une fin certaine.

Toutefois la véritable mort survient en réalité lorsque nos proches et les êtres que nous aimons n'entretiennent plus le désir de notre présence. Tomber dans l'oubli de ceux que nous chérissons est sans conteste la mort la plus cruelle. Parfois elle survient avec le temps et la disparition de ceux qui nous ont personnellement connus ou encore de leurs familiers auxquels avaient été rapportées des bribes de notre existence. Parfois aussi cette mort survient volontairement à la suite d'une dispute ou d'un amour qui meurt. Ainsi, il arrive que nous mourrions bien avant que nos organes vitaux ne défaillent.



La perte de la grande armoire a rompu ce lien tutélaire qui m'unissait à plusieurs générations d'ancêtres. Ils avaient conservé cet objet d'art ouvragé, mais la ligne du temps s'est désormais rompue. Ce meuble qui avait assisté, pendant plus de deux siècles, à tant de repas familiaux et avait aussi partagé nos joies et nos peines, n'existe plus.

Au-delà de tout attachement sentimental, cette grande armoire avait eu autrefois une grande valeur. Il y a encore quelques décennies les gens économisaient quasiment toute une vie pour se procurer un tel meuble, fruit d'un savoir-faire ancestral. Aujourd'hui nous avons bien tenté de l'offrir mais personne n'en a voulu. Sa taille monumentale ne correspond plus aux exigences de la vie moderne et à l'exiguïté de nos lieux de vie.

La grande armoire a été détruite. Mais en restent les souvenirs et le présent texte permet heureusement, non seulement d'en partager la mémoire, mais surtout de transmettre un peu de la vie de ceux qui l'ont côtoyée.

La prochaine fois que vous verrez un objet ancien, souvenez-vous qu'à travers lui demeure un peu de ceux qui l'ont fabriqué, utilisé et apprécié. À défaut de pouvoir le conserver, continuez, à travers cette pensée, à faire vivre ceux qui l'ont aimé.



PAROISSES DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE

HORAIRE DES MESSES DU TEMPS DES FÊTES



PAROISSES URBAINES

Cathédrale

Le 24 décembre
17 h : Chorale Denise Vielfaure et Raymond Comeault avec AMDG
19 h 30 : Denise Allard et Paul Brochu avec la Chorale multiculturelle
24 h : Claire Bérubé et Normand Forest avec la Chorale paroissiale

Le 25 décembre à 10 h

Précieux-Sang

Le 25 décembre à 10 h 30

Le 31 décembre à 17 h

Sainte-Famille

Messes bilingues :
Réveillon de Noël : 17 h, 19 h 30, 22 h
Jour de Noël : 10 h
Réveillon de Nouvel An : 16 h
Le jour de l'An : 10 h

Saint-Kizito

Le 24 décembre à 19 h

Le 1er janvier à 11 h

Saints-Martyrs-Canadiens

Veille de Noël (lundi 24 décembre)
Messe de la Veille de Noël à 20 h
(chants à 19 h 15)
Messe de Minuit (chants et orgue à 23 h 30)
Jour de Noël (mardi 25 décembre) : 10 h
Fête de la Sainte Famille (samedi le 29 décembre) : 16 h
(dimanche le 30 décembre) : 10 h
Veille du Jour de l'An (lundi 31 décembre) : 16 h
Jour de l'An (mardi 1er janvier) : 10 h

PAROISSES RURALES

Notre-Dame-de-Lorette

Le 24 décembre : 17 h français
19 h 30 anglais
22 h français

Le 25 décembre : 10 h 30 anglais

Le 31 décembre : 17 h anglais

Le 1er janvier : 9 h anglais
11 h français

Saint-Adolphe

Le mardi 24 décembre :
Concert à 20 h 30 • Messe de nuit à 21 h

Veille du Jour de l'An :

Une Célébration pénitentielle
et messe à 19 h 30

Jour de l'an :

Le mardi 1er janvier 2019 à 9 h 15

Saint-Claude et Haywood

Le lundi 24 décembre à 20 h
à Haywood : célébration bilingue

Le lundi 24 décembre à 23 h
à Saint-Claude : célébration bilingue

Le mardi 25 décembre à 11 h
à Saint-Claude : célébration bilingue

Messes du Jour de l'An :
Sainte Marie, Mère de Dieu.

Le lundi 31 décembre à 17 h
à Saint-Claude : célébration anglaise

Le mardi 1er janvier à 9 h
à Haywood : célébration bilingue

Le mardi 1er janvier à 11 h
à Saint-Claude : célébration en français

Saint-Georges

Le 24 décembre : 19 h 30 (messe bilingue)

Saint-Jean-Baptiste

Le 24 décembre : 10 h
Le 25 décembre : 11 h
Le 1er janvier : 11 h

Saint-Joachim (La Broquerie)

Le 24 décembre à Saint-Labre à 19 h
Le 24 décembre à Saint-Alexandre à 21 h
Le 24 décembre au Chalet à 16 h
Le 24 décembre à Saint-Joachim à 24 h
Le 25 décembre à Saint-Joachim à 11 h
Le 1er janvier à Saint-Joachim à 11 h

Saint-Joseph

Le 24 décembre : 24 h
Le 25 décembre : 9 h 30
Le 1er janvier : 9 h 30

Saint-Malo

Le 24 décembre : 19 h bilingue
23 h français
(concert de Noël
20 minutes avant
la Messe à 22 h 40)

Le 25 décembre : 10 h anglais

Le 1er janvier : 10 h bilingue

Saint-Norbert

Le lundi 24 décembre : 22 h français
(chants de Noël débutent à 21 h 30)

Le mardi 25 décembre : 10 h anglais
(chants de Noël débutent à 9 h 30)

Le mardi 1er janvier : 9 h anglais

Le mardi 1er janvier : 11 h français

St-Pierre-Jolys et Otterburne

Le 24 décembre :

Saint-Viateur à Otterburne,
le chant à 20 h et la messe à 20 h 30

Saint-Pierre à Saint-Pierre-Jolys,
le chant à 22 h et la messe à 22 h 30

Le 25 décembre :

Saint Pierre à Saint-Pierre-Jolys, messe à 11 h

Les malheurs de Sophie

par Sophie Bouchard-Tremblay



1936, un couloir exigu au bout duquel les sons se terrent : c'est ma gorge.

J'aurais voulu proclamer les plus beaux vers du théâtre classique, que la voix de Racine résonne dans toutes les pièces de la maison. Je me voyais déjà habitée de la même prestance que Sarah Bernhardt, de la même fureur. Mais ma langue n'est qu'une traître et ce ne serait qu'une offense aux belles lettres.

Je parcours du doigt les trésors de ma bibliothèque. Il me semble qu'un seul livre s'impose à ma vue. Voilà encore la comtesse de Ségur qui me fait un pied de nez. Elle qui me nargue à titre posthume : Sophie ne fait que des sottises. J'ai pourtant appris à bien me tenir. La sagesse n'est-elle pas la vertu implicite de ce prénom? Selon les grecs, du moins.

La quiétude peine à prendre sa place. Le bruissement d'une soutane me hante encore : un flottement. Je les entends qui s'approchent. Leurs pas, de plus en plus lourds, me font penser au rythme d'un tambour de guerre. Ils se tiennent au garde-à-vous, toujours prêts à m'affronter :

- Comment t'appelles-tu?

Avec la plus ridicule peine, ma



langue fourchue de répondre :

- Je m'appelle Fofie Favard.

Un bombardement de rires cruels s'abats sur mon corps de jeune fille.

Ma gorge brûlée.

Les années ont bel et bien passé, et pourtant cette même honte me pèse. Je ne suis plus cette enfant désincarnée. Je suis autre. Sophie me toise dans la glace. J'observe ses mains maintenant adultes. Ses longs doigts d'artiste qui veulent créer, modeler, construire.

Je veux être.

- JE M'APPELLE LAURENCE.

Saint-Valentin

par Yvan Lécuyer



Yvan est finissant du Vancouver Film School. Il a travaillé comme acteur et improvisateur pour une variété de compagnies théâtrales à travers le pays, y inclus le Théâtre Cercle Molière. Sa carte préférée est le huit de cœur .

Je cours dans le couloir blanc. J'arrête, seul, sauf une tuque rouge au sol et l'odeur des petites bottes qui ont bien joué durant la récréation. Je crie à mon maximum :

- Je ne t'aime plus. Est ce que tu m'aimes? Réponds-moi! Non. Je ne t'aime plus.

Silence, elle me regarde avec un petit sourire doux comme une maman.

- Yvan, merci pour ta carte de Saint-Valentin. C'est un beau geste. C'est un peu compliqué les émotions. Rentre en classe, les élèves m'attendent. Après l'école, on s'en reparle.

- Oui, madame Dumaine.

Silence, sourire.



décembre 2018
vol. 59 | no° 3
www.aeusb.ca/le-reveil/

LE JOURNAL ÉTUDIANT DE L'ASSOCIATION ÉTUDIANTE DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-BONIFACE

LE RÉVEIL

LE JOURNAL QUI NOUS PARLE ET QUI PARLE DE NOUS

SOMMAIRE



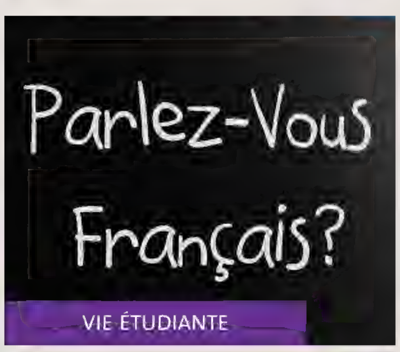






Photo : Gracieuseté Conseil jeunesse provincial • Texte : Bailey Palamar

Ensemble en solidarité

En réponse à des coupures des services en français en Ontario, les communautés francophones de partout au Canada ont eu des ralliements le samedi 1er décembre pour démontrer leur solidarité et appuyer les Franco-ontariens. Environ 200 personnes de la communauté franco-manitobaine ont rassemblé à l'Hôtel de Ville de Saint-Boniface pour le ralliement!

L'équipe

LE RÉVEIL

RÉDACTRICE EN CHEF

Bailey **PALAMAR**



JOURNALISTES

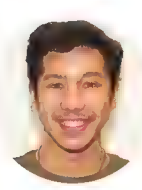
Brigitte **BARAMBESHA**



Véronic **BEAUDRY**



Jason **CEGAYLE**



Patient **KADIMA**

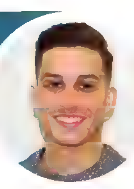


Dorianne **TCHIPGANG LONKAM**



COORDINATEUR DES MÉDIAS ÉTUDIANTS

Sami **ATOUI**



GRAPHISME

La Liberté

PRODUCTION AEUSB

Contactez-nous : coordination des médias étudiants de l'AEUSB
(204) 237-1818, poste 416 | aemedias@monusb.ca

aeusb.ca/le-reveil/

Le Réveil est le journal étudiant de l'Association étudiante de l'Université de Saint-Boniface. Il est indépendant et est financé par les étudiantes et les étudiants inscrits à l'USB. Il est alimenté par le dynamisme des jeunes journalistes et contributeurs de la communauté universitaire et collégiale de Saint-Boniface.

En accord avec sa charte éditoriale et sa politique publicitaire, le journal se réserve le droit de ne pas publier une contribution ou une promotion à caractère raciste, sexiste, homophobe ou diffamatoire. Les opinions exprimées dans les contributions de tout genre sont celles de leurs auteurs et ne reflètent pas forcément l'opinion du journal ou de ses collaborateurs.

Le Réveil est distribué à travers *La Liberté* au Manitoba, en édition papier et numérique.

Éditorial



Bailey Palamar
aemedias@monusb.ca

La raison d'être intemporelle des disciplines en humanités

J'imagine que c'est pareil pour tous les étudiants : à un moment ou un autre, on leur pose la fameuse question : vous étudiez en quoi? Peu importe les motifs de cette question, les interlocuteurs sont toujours intéressés par la réponse et habituellement, ils offrent quelques mots d'encouragement. Cependant, ce n'est pas toujours le cas pour toutes les disciplines. À l'occasion, quand je dis que je suis des cours de littérature anglaise, mes interlocuteurs me regardent, l'air perplexe, et me demandent : « Pourquoi étudiez-vous cette discipline? »

Celle-là est une très bonne question, une question à laquelle moi et tous ceux qui étudient en lettres et sciences humaines avons le plaisir de tenter de répondre. En réalité, c'est une question qui n'a pas de réponse évidente. Un jour, au début de la session, pendant un de mes cours de littérature anglaise, nous discutions de cette même question. Pourquoi est-ce que nous sommes ici en train d'étudier la littérature anglaise? Pourquoi est-ce que nous étudions en lettres? Quelle est la raison d'être des lettres et des sciences humaines?

De nos jours, où nous préconisons la découverte scientifique, l'innovation technologique et l'augmentation des profits, il peut être inconcevable pour certains que les lettres et les sciences humaines aient une valeur. À cause de cela, ceux qui sont passionnés par ces disciplines se sentent obligés de trouver une raison « concrète » pour les expliquer. Selon un article de Ross Douthat publié dans *The New York Times*, les gens essayent de « changer l'image des lettres et sciences humaines pour les mettre au cœur de la justice sociale et les transformer en source de réforme politique [traduction libre]» pour justifier leur existence. De plus, d'après un article d'Adam Gopnik publié dans *The New Yorker*, il y a des personnes qui affirment que les lettres et les sciences humaines produisent de « meilleures » personnes. Ces deux raisons peuvent sembler légitimes à première vue, mais elles ne sont pas les raisons véritables d'étudier en lettres.

Ces deux raisons ne suffisent même pas à restaurer l'acceptation de ces disciplines, car il y a une baisse du nombre d'étudiants qui étudient en lettres et sciences humaines. L'article du *New York Times* affirme cette tendance. Dans les années 2000, un tiers des étudiants des 30 meilleurs collèges d'arts libéraux aux États-Unis (d'après le classement établi par US News & World Report) étudiaient en lettres et sciences humaines. Aujourd'hui, en 2018, cette proportion est passée à un cinquième. De plus, la Grande Récession en 2008 et ses séquelles incitent les personnes à s'inscrire davantage à des programmes plus « pratiques » pour s'assurer un emploi stable. Selon l'article du *New York Times*, cette époque est « brutale pour presque toutes les disciplines des lettres et des sciences humaines [traduction libre]», dont la littérature, l'histoire, la religion et la philosophie. D'après ce même article, les sciences sociales telles que les sciences politiques et l'anthropologie en souffrent aussi

Mais quelle est la raison d'être des lettres et des sciences humaines, et pourquoi ce déclin représente-t-il un problème? C'est une vérité très simple, cachée sous nos yeux. D'après l'article du Adam Gopnik dans *The New Yorker*, « aucune personne qui a l'esprit sain ne propose ou n'a jamais proposé une vision de l'humanité entièrement utilitariste et orientée vers la production [traduction libre]». Il faut de l'équilibre dans notre monde. Les lettres et les sciences humaines sont primordiales pour notre survie parce qu'elles rendent la vie belle, agréable et supportable. « Faire quelque chose d'autre est essentiel à la vie humaine [traduction libre]», affirme monsieur Gopnik dans *The New Yorker*. Donc, la prochaine fois que quelqu'un vous demande pourquoi vous étudiez en lettres ou sciences humaines, vous pourriez répondre que c'est parce que ces disciplines nous rendent humains.

Communautaire

Soyons fiers de notre accent!



Jason CEGAYLE
aemedias@monusb.ca

Avez-vous déjà ressenti un malaise lorsque vous vous exprimez dans une langue? Avez-vous des inquiétudes relativement au français que vous parlez? Il se peut que vous ressentiez ce que les sociolinguistes appellent l'insécurité linguistique. *Le Réveil* a rencontré Lyka Capulong et Danèle Déquier, étudiantes de l'Université de Saint-Boniface passionnées par ce sujet, et la professeure Sandrine Hallion, pour en parler davantage.

Le Canada est un pays ayant différentes variétés de français, que ce soit franco-manitobain, franco-canadien, franco-algérien, franco-sénégalais, finissant de l'immersion, etc., la liste est longue. Le Canada est coloré par une variété d'accents, ce qui est une richesse et un trésor culturels pour lui. Particulièrement en situation minoritaire, hors Québec, l'insécurité linguistique peut être un obstacle pour les locuteurs du français de s'exprimer librement, sans que leur accent ou la variété de leur français ne soit dévalorisée ou considérée comme illégitime.

Le terme « insécurité linguistique », a été introduit dans les années 1960 par William Labov, un linguiste américain, lors de ses enquêtes auprès de la population new-yorkaise. Aujourd'hui, ce terme est utilisé dans les médias et dans la communauté franco-canadienne.

Mais, qu'est-ce que l'insécurité linguistique? Sandrine Hallion, professeure de linguistique au département d'études françaises, de langues et de littératures à l'Université de Saint-Boniface, nous en parle. Détentrice d'un doctorat de l'Université de Provence Aix-Marseille I, en France, ses recherches doctorales se penchent sur les variétés du français au Manitoba. Le concept de l'insécurité linguistique n'est pas étranger pour cette professeure de sociolinguistique. Ce terme peut être utilisé pour décrire un sentiment d'inquiétude ou de malaise chez un locuteur relativement à son accent. En particulier, dans un contexte dont le français est en situation minoritaire hors Québec, précise-t-elle, l'insécurité linguistique peut être causée par plusieurs facteurs. Au Canada, elle indique qu'il y a des [...] pressions intralinguistiques à l'intérieur du français, avec une idée qu'il y a une variété plus légitime de la langue qui pèse sur les variétés vernaculaires, qui créent une insécurité chez le locuteur. Il y a aussi des pressions externes, c'est-à-dire que l'anglais est perçu comme une menace par rapport au français, parce qu'il vient de le modifier ou de le "contaminer".

Même si l'anglais fait partie de sa pratique linguistique, on peut avoir un sentiment qu'il faut éviter le mélange entre l'anglais et le français Comme la langue est une partie inhérente de l'identité de la personne, l'insécurité linguistique peut empêcher une personne de continuer de s'exprimer en français et la pousser à remettre en question son identité. Lyka Capulong est une étudiante à l'USB qui envisage de faire une majeure en histoire. Elle est engagée au sein de la communauté franco-manitobaine en tant que conseillère jeune travailleuse au Conseil jeunesse provincial (CJP). Issue de l'immersion, elle a ressenti de l'insécurité linguistique lors d'une conversation avec quelqu'un qui lui a dit d'arrêter de parler en français parce qu'elle était « incompréhensible ». « Il y a des gens que je connais qui ont ressenti de l'insécurité linguistique. J'ai eu aussi des amis qui ont essayé de parler en français, et d'autres personnes leur ont dit que leur français n'était vraiment pas bon ou "standard", parce qu'ils parlaient comme des personnes de l'immersion », indique-t-elle.

Alors, que fait-on pour combattre cette insécurité linguistique?

Danèle Déquier est une étudiante en Université 1 à l'Université de Saint-Boniface qui est passionnée par ce sujet. En novembre, elle est devenue Jeune leader bilingue de l'organisme Le français pour l'avenir, c'est-à-dire qu'elle siège à un comité jeunesse composé de sept jeunes Canadiens et Canadiennes qui ont le désir de mettre sur pied des projets qui font rayonner le bilinguisme.

De plus, Danèle a eu l'occasion de participer au miniforum sur l'insécurité linguistique organisé par la Fédération de la jeunesse canadienne-française (FJCF), du 1er au 3 novembre 2018, à Ottawa. Ce forum a regroupé environ 20 jeunes âgés de 14 à 25 ans, et avait pour but de développer une ressource pour promouvoir la sécurité linguistique en collaboration avec l'Association canadienne d'éducation de langue française (ACELF). Ces jeunes, qui provenaient de partout du Canada, ont discuté des enjeux de l'insécurité linguistique au sein de leurs communautés respectives et ont travaillé ensemble pour mettre sur pied une ressource nationale. À la fin du forum, ils ont décidé de créer une application avec des informations permettant à l'usager ou l'usagère de se sensibiliser à la diversité de la francophonie canadienne. Un deuxième projet consiste en une ressource de développement professionnel pour les enseignantes et enseignants. Selon Danèle, ce forum l'a inspirée à combattre l'insécurité linguistique et à « apprendre au sujet des différentes réalités des jeunes d'expression française partout au Canada ». Elle mentionne aussi qu'elle a « [...] vraiment apprécié l'opportunité d'en apprendre davantage à ce sujet et d'en discuter avec les autres jeunes. »



photo : Jason Cegayle

Danèle Déquier (gauche) et Lyka Capulong (droite) sont deux étudiantes de l'Université de Saint-Boniface engagées dans la valorisation de la diversité linguistique du français.

Jeune engagée, Lyka promeut la valorisation du français en collaborant avec le CJP. Elle croit qu'en s'impliquant dans un organisme jeunesse qui met l'accent sur l'aspect inclusif de la diversité linguistique, on peut combattre l'insécurité linguistique et rétablir la fierté de nos accents. « Le CJP, pour moi, est un endroit où je peux m'exprimer en français, sans jugement, même si j'insère des mots en anglais ici et là. Là, je peux inspirer les autres, surtout ceux issus de l'immersion, et valoriser leur accent. J'aimerais créer ce genre d'environnement pour mes futurs étudiants », indique l'enseignante en herbe. Danèle affirme qu'« il n'y a pas de bon ou de mauvais français. La langue est tellement riche, puis il faut célébrer sa diversité. »

DATES importantes — janvier 2019

Le samedi 22 décembre 2018 au mercredi 2 janvier 2019 :
Congé des Fêtes

Le jeudi 3 janvier 2019 :
Ouverture de l'USB après le congé des Fêtes

Le vendredi 4 janvier 2019 :
Date limite d'inscription à la session d'hiver 2019

Le jeudi 3 janvier 2019 :
Soirée chansonnier

Le lundi 7 janvier 2019 :
Début des cours pour la session d'hiver 2019

Le vendredi 11 janvier 2019 :
Cougars chez les Rouges. Volleyball féminin à 18 h et volleyball masculin à 19 h 30

Le samedi 12 janvier 2019 :
Cougars chez les Rouges. Volleyball féminin à 12 h et volleyball masculin à 13 h 30

Le samedi 12 janvier 2019 :
Blazers chez les Rouges. Futsal féminin à 18 h 15 et futsal masculin à 20 h

Le dimanche 13 janvier 2019 :
Rebels chez les Rouges. Futsal féminin à 13 h 15 et futsal masculin à 15 h

Le mardi 15 janvier 2019 :
Date limite d'inscription pour se présenter à l'examen final du mois d'avril 2019 afin d'obtenir une équivalence de crédits (Challenge for Credit).

Le vendredi 18 janvier 2019 :
Date limite de retrait avec remboursement des demi-cours de la session d'hiver 2019 sans avoir suivi le cours en question.

Le vendredi 18 janvier 2019 :
Date limite de retrait sans préjudice académique d'un plein cours qui s'étend sur les sessions d'automne 2018 et d'hiver 2019

Le samedi 19 janvier 2019 :
Pilots chez les Rouges. Futsal féminin à 13 h 15 et futsal masculin à 15 h

Le lundi 21 janvier 2019 :
Date limite d'inscription tardive et d'ajout de cours pour les demi-cours de la session d'hiver 2019

Le lundi 21 janvier 2019 :
Date limite de réception des demandes de diplôme pour la collation des grades de juin 2019

Le mardi 22 janvier 2019 :
Foire des carrières de la Faculté d'éducation à 13 h

Le mercredi 23 janvier 2019 :
Date limite pour faire un appel de note finale pour les cours de la session d'automne 2018

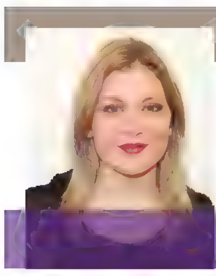
Le samedi 26 janvier 2019 :
Bobcats chez les Rouges. Futsal féminin à 11 h 15 et futsal masculin à 13 h

Le samedi 26 janvier 2019 :
Cougars chez les Rouges. Futsal féminin à 16 h 15 et futsal masculin à 18 h

Le samedi 26 janvier 2019 :
Pilots chez les Rouges. Volleyball féminin à 18 h et volleyball masculin à 19 h 30

Vie étudiante

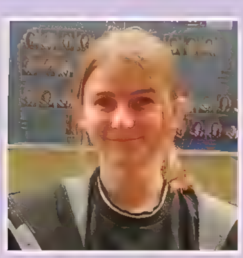
VOX POP



Véronic Beaudry

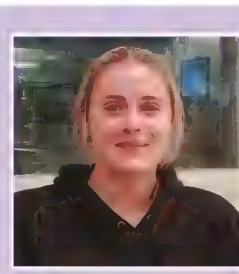
aemedias@monusb.ca

Question : Pourquoi as-tu choisi d'étudier dans une université francophone?



ÉMILIE LECUYER
Programme :
U1

J'ai choisi de fréquenter l'USB parce que j'aimais les programmes offerts et j'étais contente de pouvoir continuer à jouer aux sports et de rester en santé en jouant dans les Rouges pendant mon temps à l'université. J'aime aussi le fait que les classes ne sont pas super grandes, alors nous avons de meilleures chances d'obtenir de l'aide de nos enseignants au besoin.



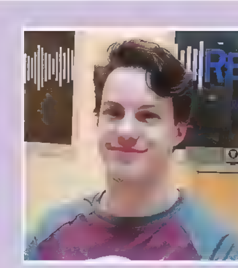
CAROL-ANNE LANGLOIS
Programme :
Traduction

La culture francophone est une chose de sacrée et de très ancienne qui doit être conservée! Les plus grandes communautés au Canada où cette culture est reconnue sont situées au Québec et au Manitoba. Pour moi, venir à l'USB était un choix de cœur pour conserver la culture pour laquelle nous nous sommes tant battus dans le passé.



CÉLINE MINSKY
Programme :
Baccalauréat en arts

Je veux devenir enseignante à la maternelle en immersion parce que lorsque j'étais enfant, j'ai eu une expérience vraiment unique et passionnante en français, et je veux avoir le même effet sur la communauté d'expression française.



NICOLAS MCMULLIN
Programme :
Multimédia

Je suis venu ici pour jouer au volleyball et parce que j'habite près d'ici. J'ai toujours fréquenté une école francophone, donc tous mes amis sont ici. En plus, ça coute moins cher.



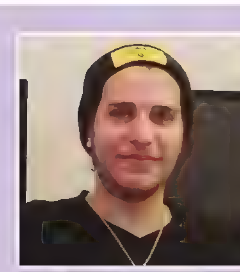
COLIN FONTAINE
Programme :
Baccalauréat ès sciences

Parce que je voulais poursuivre mon éducation en français et j'ai toujours étudié en français. Le français est vraiment important pour moi, alors je tenais à préserver ma langue. De plus, je veux enseigner en français donc c'est logique d'étudier en français.



FAYCAL NAJMI
Programme :
U1

Parce que j'ai été étudié dans une université française à Nice, en France, et je n'ai pas aimé le programme et du coup, j'ai pensé à venir au Canada parce que mon père a une entreprise et que je souhaite lui succéder. J'étudie dans une université francophone, car je parle mieux le français que l'anglais.



OTHMANE BRITEL
Programme :
Administration des affaires

Parce que le français, c'est ma langue maternelle et je me sens plus à l'aise en français.



DRIES DEMARÉ
Programme :
Baccalauréat ès sciences

Il y a une couple de différents facteurs qui m'ont influencé à décider d'étudier dans une école française. Je pense que la raison principale est que j'avais reçu une offre de bourse pour jouer dans l'équipe de volleyball des Rouges. Mais un autre grand facteur est le nombre d'occasions que la langue française offre. Par exemple : les emplois. Mais aussi, la langue française m'a donné beaucoup d'expériences vraiment *cools* dont je vais me souvenir pour toute ma vie, comme les Jeux de la francophonie. Alors c'est pour ça que j'ai décidé d'étudier en français et j'espère que je serai capable de continuer.

Actualité

L'importance d'avoir une expérience internationale



Patient KADIMA

aemedias@monusb.ca

Avec notre monde en constante mutation, surtout à cause du phénomène de la mondialisation, de l'immigration et autres, la question du développement personnel et professionnel sur le plan international est certainement pertinente de nos jours. Chez nous, l'Université de Saint-Boniface et la province du Manitoba en général sont en train de connaitre l'arrivée de populations venant de cultures diverses. Pour avoir plus de clarification au sujet de la question, nous avons posé quelques questions au professeur Léna Ndiaye.

Bonjour, Léna, pouvez-vous brièvement vous présenter?

Je suis Léna Diamé Ndiaye, plus connu sous le nom de Babacar, professeur à l'École de travail social de l'Université de Saint-Boniface. Je me définis comme un Afro-Canadien militant pour une francophonie ouverte sur le monde. Rédacteur en chef des Cahiers franco-canadiens de l'Ouest et expert associé de la Commission régionale d'experts de la Direction régionale Amériques de l'Agence universitaire de la Francophonie, je crois fermement que la francophonie est et sera toujours à l'heure au « rendez-vous du donner et du recevoir ».

Quelle est l'importance d'étudier ou de faire un stage à l'international?

Étudier ou faire un stage à l'international permet aux étudiants et aux étudiantes d'acquérir, mais surtout de consolider, des compétences culturelles fortement reliées à leur futur emploi. La mobilité internationale étudiante est un levier de professionnalisation qui s'appuie sur des valeurs humanistes priorisant une ouverture sur le monde, la connaissance et le respect de l'autre dans sa différence. En plus d'être une expérience pédagogique enrichissante et une ouverture unique sur le monde, étudier ou faire un stage à l'international constitue pour les étudiants et étudiantes une occasion de rencontrer l'AUTRE dans la découverte de SOI. Et, comme l'a dit si bien Amber Pearson, « Ce qui importe d'abord et avant tout, c'est le degré de connaissance de soi et de maturité qu'une expérience internationale apporte aux étudiants au-delà des stages ou des études. [...] Faire l'épicerie ou se rendre d'un point A à un point B quand on ne parle pas la langue locale, par exemple, fait naitre un niveau de confiance qui se transpose dans le milieu de travail et favorise la réussite, peu importe le type d'emploi » (AU, 2016 : 6).

Étudier, travailler, effectuer un stage dans un contexte différent, constitue une source importante de renouvèlement et de connaissance de soi (personnel et professionnel). La mobilité internationale permet aux étudiants et étudiantes de cultiver l'empathie et de mieux s'engager dans la citoyenneté mondiale tout en participant à l'ouverture des frontières du savoir et du savoir-faire. L'apprentissage d'autres cultures favorise l'émergence de citoyens capables de s'adapter et d'innover dans des environnements complexes et changeants.

Vous qui avez eu l'occasion de travailler en contexte international, comment décririez-vous votre expérience?

Le travail à l'international a grand impact sur le parcours professionnel et personnel. C'est une expérience unique qui peut transformer une vie à travers l'exploration de nouvelles perspectives dans son domaine et la possibilité de collaborer avec des collègues utilisant des approches différentes. C'est une expérience qui offre un espace pour tisser des réseaux d'amitiés durables sur le plan international. Enfin, travailler à l'international permet de valoriser sa carrière et d'acquérir la polyvalence nécessaire dans le contexte de l'État d'investissement social.

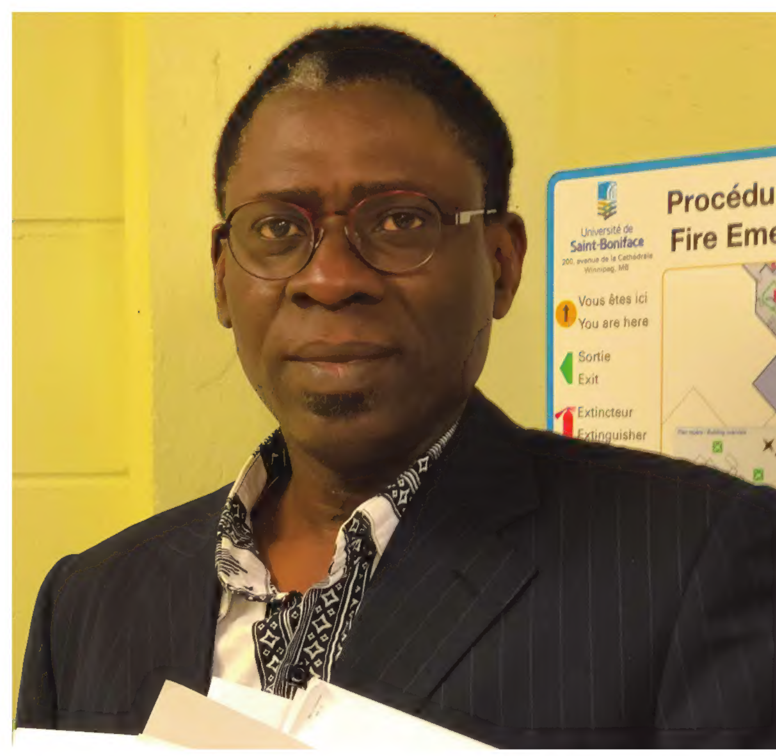


photo : Patient Kadima

Léna Diamé Ndiaye, professeur à l'École de travail social de l'Université de Saint-Boniface, rédacteur en chef des Cahiers franco-canadiens de l'Ouest et expert associé de la Commission régionale d'experts de la Direction régionale Amériques de l'Agence universitaire de la Francophonie.

Quel sera votre mot de la fin pour encourager les étudiants de la province du Manitoba à poursuivre une carrière ailleurs dans le monde?

L'apprentissage de la gestion des incertitudes transforme les étudiants en tuteurs de résilience après une expérience internationale dans le cadre d'études universitaires. Pour mieux se connaitre afin de mieux exercer leurs futures professions, les étudiantes et étudiants francophones et francophiles de l'Université de Saint-Boniface doivent profiter des opportunités offertes pour partir à l'étranger, pour apprendre à gérer les incertitudes dans un monde en perpétuelle mutation. Dans un marché du travail concurrentiel, une expérience à l'étranger dans un CV peut faire une grande différence. C'est pourquoi la plupart des universités canadiennes encourage leurs étudiants à effectuer un stage hors du territoire national. C'est une manière de les pousser à transcender la peur de l'inconnu ou de l'éloignement avec leurs proches, les pousser à sortir de leur zone de confort... se confronter à eux-mêmes, la seule bataille qui vaille... celle de l'homme, celle de la femme dans un monde de paix, un monde sans peur.

Vie étudiante

Venir à Winnipeg : est-ce un choix?



Brigitte BARAMBESHA

aemedias@monusb.ca

Étudiante en administration des affaires à l'Université de Saint Boniface, une jeune femme ambitieuse, brave et déterminée, du nom de Fatou Seck, a dû faire un choix entre vivre et faire ses études universitaires à Vancouver, et venir s'installer à Winnipeg. Fatou a gracieusement accepté de nous parler de ce qui l'a poussée à faire son choix.

D'origine sénégalaise, la jeune femme a vécu neuf mois à Vancouver tout en suivant des cours d'anglais langue seconde. D'après elle, Vancouver est une très belle ville, mais il lui manquait quelque chose; c'était le côté francophone. Le français est le premier facteur qu'elle a pris en considération lorsqu'elle a fait le choix de s'installer à Winnipeg.

« Le français est la langue officielle de mon pays. En faisant le choix de venir m'installer à Winnipeg, j'étais sure de poursuivre mes études en français à l'Université de Saint-Boniface, tout en restant dans un milieu majoritairement anglophone où je peux aussi utiliser et améliorer mon anglais au quotidien », affirme-t-elle.

Un autre facteur qui a été pris en considération par la jeune femme est le cout de la vie et celui des études. Fatou trouve que les droits de scolarité ainsi que le cout du logement et des denrées à Winnipeg sont moins élevés comparativement à Vancouver.

« En tant qu'étudiante internationale, je sais que mes frais de scolarité sont plus élevés que ceux d'un étudiant local. Cependant, le prix me revenait encore plus cher à Vancouver. Je savais que Winnipeg est placée parmi les régions les plus froides du Canada, mais je m'étais dit que ça valait la peine. »

Après avoir évalué les avantages et les inconvénients de ces deux villes, Fatou Seck a décidé de venir s'installer à Winnipeg en 2015. Dès son arrivée, elle a été marquée par l'accueil que l'Université de Saint-Boniface lui a offert à travers les activités de la rentrée scolaire.

« L'Université offre une panoplie de services pour faciliter l'intégration scolaire et sociale des nouveaux étudiants. Les services d'accueil sont offerts par le bureau international. »

Depuis son entrée à l'Université, Fatou Seck s'est toujours démarquée des autres par sa capacité intellectuelle. La jeune femme a toujours été récipiendaire d'une bourse d'excellence offerte à la faculté d'administration des affaires par un grand donateur, Marcel A. Desautels.



photo : Brigitte Barambesha

Fatou Seck, étudiante à l'Université de Saint-Boniface.

« Rien n'est plus encourageant que de savoir qu'une personne qui ne te connait pas, avec qui tu n'as aucun lien familial, apprécie le travail que tu fais sur le plan scolaire. À travers son geste, Marcel A. Desautels redonne le sourire aux étudiants qui travaillent fort, encourage les autres à fournir plus d'effort et, le plus important, nous allège le fardeau des frais de scolarité. »

Fatou Seck est bien installée à Winnipeg et ne regrette pas son choix. Pour elle, Winnipeg est devenue son chez-elle, elle s'est trouvé des amis et une communauté sénégalaise qui lui offre du soutien quand elle en a besoin.

« Si je devais choisir, je choisirais encore Winnipeg. Les gens sont chaleureux et l'Université de Saint-Boniface est pleine de diversité culturelle; on y retrouve des étudiants de partout dans le monde. Cette diversité nous aide à connaitre les gens de différentes cultures et à apprendre plus d'eux. »

Fatou Seck recommande la ville de Winnipeg et l'Université de Saint-Boniface aux personnes qui veulent poursuivre leurs études en français, à celles qui veulent apprendre ou promouvoir la langue et aussi à celles qui ont l'amour pour le français. Elle incite aussi les jeunes à évaluer toutes les possibilités avant de prendre une décision en ce qui concerne leur installation dans une autre ville.

Carnet de voyage

Un Congolais au Canada



Safiatou DOUMBIA

aemedias@monusb.ca

Chers lecteurs, pour clôturer mon dernier carnet de voyage, j'ai décidé de donner la parole à mon ami René Matéso. Originaire de la République démocratique du Congo, il est étudiant à l'Université de Saint-Boniface inscrit au programme de travail social. Pendant la semaine de relâche, sa classe a décidé de faire un voyage touristique de cinq jours à Banff, une ville en Alberta.

Arrivé au Canada en 2015, René n'a pas eu du mal à s'intégrer ni à trouver une école. Provenant d'un pays francophone, il a choisi l'Université de Saint-Boniface pour poursuivre ses études. L'année qui suit, il est entré dans le programme de travail social, animé par sa passion de travailler dans l'humanitaire. « J'ai choisi le programme de travail social parce que je suis quelqu'un qui parle beaucoup et j'aimerais aider les nouveaux arrivants à réussir leur intégration ici. Je veux sortir de ma zone de confort », affirme René..

Il a tissé des liens forts avec ses collègues de classe, au point où après deux ans dans le programme, ils ont décidé de faire un voyage touristique durant leur dernière année. Parvenus au terme de leur formation, pendant plusieurs semaines, ils se sont rencontrés dans le but de planifier leur voyage : trouver une date, les lieux, le logement... bref, tout ce qu'il faut pour un séjour confortable et inoubliable. Pendant la planification, ils ont décidé d'aller en voiture pour avoir l'occasion de découvrir et de visiter les villes sur le chemin. Ils ont programmé le voyage pour la semaine de relâche d'automne.

Après plusieurs rencontres de planification, le groupe a finalement quitté Winnipeg le 9 novembre 2018, à 5 h 30, et il a roulé pendant 14 heures. Sur le chemin, ils ont fait des arrêts pour observer les montagnes. « Le paysage était vraiment beau, malgré le froid. J'étais vraiment heureux, car depuis mon arrivée, c'était la première fois que je quitte le Manitoba », se souvient René. Après plusieurs heures de route, vers 18 h, ils sont arrivés à Calgary, où ils ont passé la nuit. Le lendemain matin, ils ont poursuivi leur aventure. C'est ainsi qu'ils ont pris la route pour Canmore, où ils se sont rendus au zoo, un des temps forts pour René : « J'ai adoré cette partie du zoo où il y avait des animaux, car ça m'a fait penser à l'Afrique. Le plus impressionnant, c'est quand j'ai vu les bananiers avec les régimes de bananes. Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu ça, plus précisément, depuis que j'ai quitté l'Afrique. »

Après la visite du zoo, les aventuriers ont continué leur trajet vers leur destination finale : Banff, ville touristique à 35 minutes de Canmore. Une fois arrivés, ils se sont adonnés à diverses activités, y compris des randonnées en montagne, une visite des chutes d'eau et une visite du lac Louise. Vu que le lac était gelé, ils y ont marché dessus.

René est très heureux d'avoir fait ce voyage inoubliable avec ses amis. « Nous avons passé une semaine de ouf! Nous nous sommes faits pleins de souvenirs dont nous nous remémorerons, même après l'obtention de notre diplôme, mais c'était ça le but de notre voyage : vivre ensemble des moments forts. »

Après ce voyage touristique en Alberta, les étudiants de la promotion 2019 du programme de travail social sont prêts à obtenir leur diplôme et à passer à une autre étape de leur vie : la vie professionnelle. Dans plusieurs cours suivis dans le programme, notamment cours sur le comportement, René a beaucoup appris et s'est forgé une personnalité : « J'ai eu un parcours extraordinaire à l'Université Saint Boniface, que je résume en trois choses : réalisations, bonheur et succès. »



photo : Dorianne Tchipgang Lonkam

René Matéso, un ami de Dorianne.